SEP 23 1969

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lenouveauparis05merc

LE NOUVEAU PARIS.

LE

NOUVEAU PARIS,

PAR LE CIT. MERCIER.

TOME CINQUIÈME.

A BRUNSWICK,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1800.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
194
.M55
1800
V.5
Coll. spec.

CHAPITRE CLXXII.

Peau d'orange. Ecaille d'huître.

LISBONNE possède encore l'oranger d'où sont sortis tous ceux qui embellissent et parfument les jardins de l'Europe; car c'est aux Portugais que nous devons les premières graines de cet arbre originaire de la Chine: elles ont fait des îles d'Hières un nouveau jardin des Hespérides. Je foule aux pieds la peau d'orange et l'écaille d'huître, qui me rappellent l'immensité des mers, et j'ai à-la-fois deux jouissances sur un point que les flots de l'Océan ne battent point, sur un point éloigné des rayons qui mûrissent le beau fruit jaune.

Voilà ce qu'appelle une ville populeuse, et qui, l'argent en main, commande. Chaque hiver, un fruit bienfaisant nous dédommage à Paris de l'absence des roses, tandis que, d'un autre côté, l'huître savoureuse guérit les rhumes légers enfantés par les brouillards.

Il est sur son amphithéâtre au milieu du Pont-neuf, le beau fruit jaune. Les passans s'arrêtent avec complaisance devant ces nombreuses pyramides ; sa réjouissante odeur donne à toutes les bouches le mouvement du sourire, et l'expression de la sensualité.

En vain le vent du nord blesse de ses flèches aiguës les doigts de roses de la riante jouvencelle ; elle écorce l'orange qu'elle vient d'acheter, aussi promptement que ses yeux l'ont dévorée. Les sucs abreuvent la main qui vouloit l'offrir à l'amitié ; mais le présent est mangé sur place, et n'arrive point à sa destination. C'est la bouche, et non le cœur, qui est coupable ; point de reproches à la friande beauté : j'ai vu l'amant faire de même.

C'est à regret que je foule sous mon pied l'écorce de ce fruit délectable, tandis que j'aime à faire craquer l'écaille, parce que la résistance m'y invite. Mais cette écorce odorante, pourquoi la dédaigner à ce point ? Il faut qu'elle abonde

extraordinairement. Jadis cette peau balsamique s'employoit pour former les fonds des simples bergamottes.

Mais l'âne, porte-oranges, profite de nos dédains ; il n'insulte point d'un pied superbe l'écorce de celles qui se mangent autour de lui ; au contraire, il incline souvent la tête pour en aspirer l'odeur : douce consolation de ses fatigues, et de l'oubli de la femme avare qui, sans lui donner à manger, le tient immobile sous sa charge pesante, toute la longueur d'une frileuse journée.

L'âne, porte-oranges, est tout autrement intéressant que l'âne porte-reliques. On ne s'agenouille pas devant lui, mais quelquefois il reçoit quelques caresses de la main flatteuse d'une jeune fille qui songe aux piliers de la boutique ; tandis que son amant lui choisit les plus belles oranges, elle contemple le pauvre âne, et lui dit quelque chose, tant par un sentiment de pitié, que pour laisser à l'acheteur le temps de choisir les plus belles.

Qui se baisseroit aujourd'hui pour une écorce d'orange ou de citron, dont la médecine tire de si précieux secours? qui se baisseroit pour une écaille d'huître? et si elle étoit unique, quel ne seroit pas son prix?

Virgile trouvoit des paillettes dans le fumier d'Ennius; le pauvre ingénieux ne craint pas de se salir les doigts pour faire le départ des boues de Paris; c'est une mine où il trouve du fer qu'il a le secret de changer en argent. Il ne dédaigne point un clou, dont l'invention tient le sauvage en extase; il ramasse avec respect une épingle, qui demande le travail de vingt bras pour sortir achevée de la manufacture.

Le chiffonnier sait déterrer l'os obscur avec lequel on fait des moules de boutons et des pommes de cannes. C'est avec chagrin que je vois que nous rebutons la bergamotte, dont la sincérité faisoit autrefois un don, et le parfum duroit autant que la reconnoissance; nous lui pré-

férons la botte d'asperges de carton : et j'avoue que j'aimois encore mieux la bergamotte aux cœurs enflammés, que les bonbons si bêtement bons, à la *Madame Angot.*

CHAPITRE CLXXIII.

Bonbons du jour de l'an.

En dépit du nouveau calendrier, les Parisiens, invariablement mûs par l'intérêt, la friandise et le mensonge, persistent à célébrer le jour de l'an, fixé au premier janvier par l'affreux Charles IX.

Aussi les confiseurs, qui semblent avoir fait une étude réfléchie du cœur de ce peuple volage, règlent, pour le flatter, l'ancien almanach, par le signe des pistaches et des marons glacés.

En ce jour fameux, les lustres de cristal, enlevés à la voûte des palais et des paroisses, sont pompeusement pendus par des guirlandes de fleurs aux plafonds

de leurs boutiques, qui resplendissent de lumière comme des catafalques.

C'est à l'éclat de cent bougies, sans compter les quinquets éblouissans et les lampions de couleur, que la foule des acheteurs circule le long des cases vitrées qui enserrent sous les formes les plus variées, les plus bizarres, toutes les inventions nouvelles du distillateur-bonbonnier.

Là, parmi des milliers de flacons de liqueurs des îles, fabriquées à Paris, l'on goûte, des yeux autant que de la bouche, les zestes de citrons, les pastilles vermeilles de guimauve, les priapes à la rose, les cœurs enflammés à la fleur d'orange.

Plus loin, c'est l'histoire naturelle en bergamotte.

Vous voyez des coucous dans des nids de fauvettes (allusion ingénieuse aux mœurs actuelles); et, l'un sur l'autre entassés, des choux frisés, des navets, des carottes de tabac, des pommes de terre, des viédases d'Amérique, des jambons de

Mayence, des merlans frits, des pâtés et des brioches qui renferment en eux des sucs aussi délicats que savoureux; et c'est une conséquence bien juste, que le don de l'imposture doive être une imposture.

Au milieu de cette espèce de carnaval, paroissent des capucins barbus, entremêlés de seringues, de cornichons, de poignées de verges, et de bottes d'allumettes.

Il y a aussi le côté des infiniment petits pour les bourgeoises à vapeurs, pour les jeunes demoiselles à roman sentimental. Ce sont les essences spiritueuses contenues dans des bouteilles imperceptibles.

Ici apparoissent *le glorieux Sultan*, et la *corbeille de mariage*, couronnée de roses, de pompons, et l'on n'a pas manqué de ranger auprès les fioles d'eau bleue ou la trompeuse, qui a le grand avantage de renouveler la virginité, de même que celles de l'eau de Vénus, qui prévient les rides de la vieillesse, et déjaunit les dents branlantes.

Ainsi, la boutique du confiseur est un appeau où les individus de l'un et de l'autre sexe volent pour se prendre, comme les mouches dans le miel.

Oui, les hommes, pour se prendre, semblent se tendre des appâts avec des bonbons; et ce sont les plus friands qu'ils présentent à ceux qui les intéressent davantage; imitant en cela les pêcheurs, qui, pour attraper les meilleurs poissons, déguisent l'hameçon avec la chair dont ils sont le plus avides.

Hélas! nous nous vantons d'être libres, et nous admirons de sang-froid des *champignons de sucre*, des *châteaux de sucre*, des *pots de fleurs de sucre*, des *boudoirs de sucre*, et nous oublions que le sucre, que l'on emploie avec une étonnante profusion, a fait inventer la traite des Nègres, et que, tandis que nous le savourons avec délices, il coûte encore des coups de fouet, des larmes et du sang au Nègre esclave.

CHAPITRE CLXXIV.

Gymnase de bienfaisance.

Depuis Adam on n'a point vu un fripon charlatan, ou un charlatan fripon, comme le directeur de cet établissement : il se nomme Gaston-Rosnay ; son impudence fut telle, qu'on passe, quand on y songe, de l'indignation au rire, et du rire à l'indignation. Il vous promettoit des chemirées de gaze, des poêles de carton, des bâtimens nautiques, des forteresses flottantes, à l'épreuve des tempêtes, supérieures à l'effort des vents, à la puissance du canon, à celle du tonnerre ; il appeloit dans ses atteliers, depuis le géomètre jusqu'au faiseur de petits vers, pour être témoins de ses miracles ; il devoit amener l'opulence universelle, fondée sur l'opulence particulière. Il ne parloit que d'enrichir ceux qui viendroient à lui.

Qui croiroit qu'un pareil homme a

trouvé une infinité de dupes ? il disoit en d'autres termes : Réunissez-vous au nombre de sept prêteurs, et sur ma foi, en me prêtant sans cesse, je paierai toujours fidèlement les deux premiers. Ce grossier coquin, à la honte du bon sens, s'est fait écouter pendant quelques mois. Il a pompé, et sur-tout dans la poche du pauvre, des sommes considérables. Quand le titre de voleur étoit gravé sur son front, tournant sous le fouet de l'infamie, sa parole encore impudente osoit dire : Les Parisiens sont des imbécilles de ne pas m'apporter encore leur argent, car je paierois les anciens prêteurs avec l'argent des nouveaux. La police, quoiqu'un peu tard, a châtié cet escroc public, surpassant en audace tous les escrocs connus.

Au milieu des forfaits de notre révolution, le vice d'un particulier a pris un caractère vraiment inexplicable, quand on songe que les affiches publiques décoroient une caverne où Cartouche auroit rougi de faire ses tours de gibecière. Il a fallu le

spectacle d'une démoralisation complète, pour enhardir un Gaston-Rosnay, à outrager l'indigence sous des formes aussi bêtement perfides. J'ose dire que l'impudeur n'a jamais été poussée si loin, et que, sous un certain aspect, elle est plus révoltante que le crime même. Si le tabouret de la Grêve ne fait pas justice de cet imposteur, chacun aura le droit de couvrir sa face des humiliations qu'il a méritées par les vols et les larcins les plus scandaleux.

Ce Gymnase de bienfaisance, en révélant le secret de la foiblesse humaine, et combien on peut se jouer d'elle avec le prisme de l'espérance, a ruiné, dans les classes indigentes, une foule d'hommes qui m'ont confié leurs chagrins, et m'ont remis le soin de leur vengeance.

La police correctionnelle a déja commencé la punition, trop légère sans doute, mais qui s'aggravera d'après le cri de la lésion publique.

CHAPITRE CLXXV.

Bouquetières.

Il y a quelque temps que, sous prétexte d'aller offrir des bouquets, plusieurs individus de l'un et l'autre sexe, se permettoient de pénétrer dans l'intérieur des maisons, et profitoient de la crainte qu'ils inspiroient, pour voler quelques meubles portatifs, ou pour escroquer quelques pièces de monnoie. Quelques-uns de ces donneurs de bouquets entrent dans la maison d'un habitant du faubourg Antoine. Le maître de la maison les prie poliment de passer dans le fond de son appartement, et les précède, et se saisissant de ses pistolets, leur dit: ... « Messieurs, vous me présentez vos bouquets, permettez que je vous présente aussi les miens; craignez cependant que leur odeur trop forte ne vous porte à la tête ». Ces messieurs s'enfuirent bien vîte. Les bouque-

tières, du temps de Chaumette, étoient ses espionnes de prédilection ; il y en a de si épouvantables, qu'elles rendent hideuses comme elles les fleurs qu'elles vous présentent. Elles vous assiégent à la porte des spectacles, elles grimpent aux voitures, elles forcent les portes de ceux qui sont nommés à quelque place ; elles entrent malgré vous, et pour se dérober à leurs fétides embrassemens, il faut payer.

Il a fallu que la police s'en mêlât, pour mettre un frein aux assauts de ces laides créatures, qui vouloient transformer en tribut, un usage qu'on avoit toléré trop légérement, celui de s'introduire dans les maisons, sous prétexte de complimens et de félicitation.

J'ai vu ces êtres impudens venir chez le vertueux Roland, espionner sa table et compter les convives qui y étoient assis, lui le savoir, et ne pas oser les chasser.

Il y eut une bouquetière du Palais-Royal qui fut fameuse, pour avoir fait de son amant, par jalousie, un Abeilard. Lors

du massacre des prisons, elle n'obtint point de grace, et fut tuée pour avoir commis ce crime.

CHAPITRE CLXXVI.

Les Binocles, ou Besicles.

Une vieille édentée, au menton recourbé, au nez aquilin, portant lunettes, et lisant mot à mot, dans son Pseautier, les litanies de la Sainte-Vierge, a toujours excité le rire malin des espiègles. Cette vieille, aujourd'hui que le monde est renversé, doit rire à son tour de voir tous nos imberbes faire l'amour avec des binocles.

Les commis de bureaux, vrais moulins épistolaires, en ont généralisé l'usage. Le nez de tel d'entre eux, sur lequel elles restent en permanence, semble avoir une gravité judicieuse. Un chef double ses yeux pour pouvoir lire des monceaux de paperasses. Il veut, à l'aide de ce signe distinc-

tif, paroître infatigable, comme le laborieux Hercule ; et ce n'est ordinairement qu'un perroquet diplomatique.

Il ne s'agit pas ici de critiquer les commis de bureaux, mais d'indiquer la source d'un usage, l'exagération d'une mode et la vanité de ses sectateurs. Sur vingt personnes qui passent dans la rue, dix ont des besicles.

L'usage des binocles dispose à la chicane; voyez ce vieux payeur de rentes, un contrat, jauni de vétusté, à la main ; ses lunettes grossissent les lettres presqu'autant que le télescope d'Herschel grossit les planètes; néanmoins il repasse chaque mot, chaque phrase ; il compte les points et les virgules ; et souvent le terme le plus clair lui paroît obscur ; il manie ce papier avec une sorte d'inquiétude ; il le pèse, pour ainsi dire, comme s'il craignoit d'y sentir le poids d'un zéro de plus ; en un mot, il le visite, il le touche, il l'interroge avec l'application d'esprit d'un aveugle qui palpe, étudie et

vérifie sous ses doigts une pièce de monnoie effacée.

Que je me méfie du jugement de ce fin connoisseur qui, les besicles sur le nez, visite un tableau de Rubens ou de Vandeik ! il voit tout de près, et il ne voit rien : et cependant il prononce. Toute l'illusion, toute la magie de tel de ces sublimes tableaux, est dans la distance que le pinceau de l'artiste a fixée au spectateur intelligent pour l'examiner.

Mais les porteurs de binocles trouvent dans leur usage, un avantage inestimable : au travers de ce prisme enchanteur, ils voient toutes les femmes jolies et plus jolies que des miniatures : quelle adorable illusion ! Les binocles adoucissent les traits trop grossiers ; ils rajeunissent la coquette surannée, qui vieillit sans pouvoir faire autrement ; en un mot, ils donnent à ceux de l'adolescente, cette suavité, cette grace virginale, qui donnent l'idée de la céleste beauté des anges : cependant, quelque délicieuse jouissance que procurent ces

bienheureuses lunettes, aux amateurs, je n'en dirai pas moins, avec le bon Lafontaine : *Il n'est rien tel, pour bien voir, que l'œil de l'amant.*

CHAPITRE CLXXVII.

Pavé de jour et de nuit.

En général, le pavé de Paris est désagréable ; mais dans certains mois, il est horrible. Ce n'est plus être mal-propre, que d'avoir de la boue jusqu'aux genoux. Les bottes et bottines sont en vogue. Le pavé est battu la nuit comme le jour.

Lorsque la commune de Paris étoit une puissance populaire, qui par cela seul ne pouvoit être révoquée, rien ne fut fait pour cela à l'avantage du peuple : tout fut à l'avantage des filous, des voleurs, parce qu'on avoit besoin d'eux pour agens subalternes. Les cafés, les cabarets, les journaux eurent pleine licence.

Les boues et lanternes ne furent enle-

vées ni allumées. On étoit tombé dans un tel état de démoralisation, qu'on rentroit dans un esclavage cent fois pire que celui dont on étoit sorti.

Ce n'est pas sans peine qu'on a recréé la police ; il a fallu arrêter, comme malfaiteurs, deux mille quarante-sept personnes dans l'espace de sept mois, sans y comprendre les visites domiciliaires qui ont fait conduire dans les prisons plus de dix-huit cents mauvais sujets.

« O trop foible législation ! » s'écrie un magistrat, « vous aurez bientôt amené la ruine du meilleur des gouvernemens ! Et vous, législateurs, qui avez fait ce mode nouveau, vous avez cru sans doute avoir un peuple d'anges à gouverner, et vous avez omis le principe le plus sûr d'une bonne législation. *Plus la loi est terrible, plus elle est humaine, parce qu'elle verse dans l'ame du méchant une terreur salutaire ; et au lieu d'avoir à punir le crime, elle a l'art heureux de le prévenir et de l'empêcher de naître.* »

Quel antre, quel gouffre, que ce Palais-Égalité! on y rencontre des visages d'assassins, des mines sales et brutales, des costumes et des contenances féroces et insolens. Tout-à-coup on y est alarmé et attiré à-la-fois par un cliquetis de sabres, et tout de suite l'on pense à un commencement de révolte. On est à quatre pas du lieu de la scène, on interroge tout le monde, et l'on ne peut rien apprendre ni du motif, ni du fait; chacun traduit d'après son idée, et ne rend jamais ce qu'il a vu, que par l'opinion qu'il s'en est formée la veille.

Paris est si grand, que l'on pourroit livrer une bataille à l'une de ses extrémités, sans qu'on en fût averti à l'autre. C'est ce qui est arrivé le dix août et le deux juin. Quand le tocsin sonne, il ne peut pas réveiller plus de la dixième partie de la population.

Quand Drouet et Babœuf voulurent égorger le Directoire, le corps législatif et vingt mille habitans de cette ville, dans

la nuit du 22 floréal, pour délivrer le peuple de la tyrannie des riches, on ne s'en doutoit pas dans la cité, et on ne l'apprit que le lendemain, et par la voie des journaux.

Dans ce grand magasin de voleurs, de mendians, de filous, d'escrocs de tout genre, et qui accourent de tous les coins de la République, comme sur un théâtre d'industrie, on ne peut se dissimuler que la police de Paris ne tienne essentiellement à la police générale, et que c'est à tort que l'on considère les dépenses de cette police, absolument locales.

Il faudra en venir tôt ou tard au rétablissement d'un guet à cheval et à pied pour la garde spéciale de Paris. La gendarmerie compose le guet à cheval, mais ce n'est pas assez.

D'après les calculs et les données reçus, les quarante-huit sections donnent cent cinquante mille hommes montant la garde, dont le tour de service arrive au moins douze fois par an. Les trois quarts et

demi se font remplacer, parce qu'il y a une grande différence entre monter une garde et faire le métier de soldat : tel iroit prendre de nouveau la Bastille, à qui il répugneroit de faire patrouille. Les hommes sont ainsi, les Parisiens sur-tout ; ils détestent ce service, et notamment depuis la désorganisation de la garde nationale : ils voleroient aux batailles, et se refusent à arrêter un voleur. Les esprits les plus sages pensent que ceux qui veulent s'exempter, auroient plutôt fait de payer ; qu'au moyen de cette contribution, on éviteroit une infinité d'abus ; qu'on pourroit facilement entretenir une garde, propre à assurer les personnes et leurs propriétés, et propre à les garantir des incursions des brigands de toute espèce. L'argent est le nerf de la guerre ; et l'on n'ignore pas que la police est entièrement en guerre ouverte avec les fripons, sauf quelques exceptions. On laisseroit dormir les bourgeois dans leurs lits avec leurs femmes ; il y auroit moins de catarrhes,

plus d'enfans, et la police de nuit seroit mieux faite.

CHAPITRE CLXXVIII.

Rentier.

Les plaintes du rentier ne finissent pas. Le gouvernement, dit-il, est redevable aux rentiers d'un arriéré énorme; il est redevable à une classe nombreuse de pauvres particuliers, d'une somme immense, formant la valeur estimative de domaines, de meubles, d'argenterie, de bijoux, de diamans confisqués ou pris révolutionnairement. On lui proposa de prendre cette somme en déduction de l'emprunt. Il se refusa à cette juste proposition. Le gouvernement, ajoute t-il, en riant d'un rire amer, ressemble au personnage de la comédie, qui dit : Je vous dois dix mille francs; je ne puis vous payer; prêtez-en moi cinq encore : cela fera quinze mille francs.

Aussi y a-t-il beaucoup de mécontens : le gouvernement ne sonne mot, de jour en jour gagne du temps. C'est à qui se dira rentier, pour émouvoir votre sensibilité; et tel, qui avoit un contrat de dix écus de rente, veut vous faire accroire qu'il en avoit trois mille.

Les caricatures le représentent sous une multitude de formes, ce malheureux rentier. Il n'est fier que lorsqu'il gémit : on diroit qu'il récite une tragédie, et qu'il se console un peu, quand vous avez mêlé vos lamentations aux siennes. On fait un *chorus* contre les fournisseurs de la République ; on dit que tout le mal vient d'eux, qu'on les fera regorger un jour. On se console avec cette idée ; le lendemain on regémit encore ; mais comme on a contracté l'habitude, la douleur s'atténue, et chacun prend patience.

CHAPITRE CLXXIX.

Stéphanie-Bourbon.

Stéphanie-Louise de Bourbon-(Conty), qui compte parmi ses instituteurs J. J. Rousseau, dont elle paroît avoir suivi les principes, annonce au public, qu'en attendant que le sort des Bourbons soit fixé, elle donne aux personnes de son sexe, pour subvenir par elle-même aux besoins de son existence, des leçons élémentaires d'écriture, d'orthographe, de grammaire, de musique, de mathématiques, de dessin et de morale. Elle donne aussi à ses élèves une idée de toutes les sciences, comme la logique, la géographie, la mythologie, etc. Il n'est aucun de mes lecteurs qui ne se rappelle ici *Denis de Syracuse*, devenu, par un des jeux de la fortune, maître d'école à Corinthe.

Stéphanie-Bourbon est la plus endoctrinée de toute la famille ; son sort sera toujours

toujours préférable à celui de l'ex-prince de Condé, qui s'est enrégimenté sous un despote russe, et qui met quatre fleurs-de-lys aux quatre coins de ses drapeaux, en attendant « qu'il puisse retourner en France, sa patrie », ainsi qu'il s'exprime si comiquement. *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

CHAPITRE CLXXX.

Nudité.

QUELLE est donc cette ville dont la police sévère soumet tous les citoyens à l'inspection d'un bureau des mœurs, tandis que les jardins publics sont peuplés de statues immodestes, et dans une complète nudité?

Des mœurs et des statues sont deux choses incompatibles. Et peut-on regarder comme d'illustres génies, ou plutôt comme les législateurs de la modestie, ces artistes dont le ciseau impudique a repro-

duit, au-delà même de leur dimension, les parties sexuelles des statues, que le temps avoit mutilées ?

Non, ce n'est point une foiblesse de se scandaliser de pare ille nudités On n'a pas le droit de représenter aux yeux d'une mère de famille ce que l'on n'oseroit pas faire entendre à ses oreilles ; sa jeune fille, marchant à ses côtés, ne relevera point ses yeux de dessus les lys, symbole de son innocence, pour contempler à nu la croupe arrondie d'un Bacchus dans le printemps de la vie, et dont le visage amoureux indique assez qu'il sent germer le mouvement de la volupté.

Quand un peuple, emporté par le torrent d'une révolution, semble étonné lui-même d'avoir secoué le frein d'une religion austère, qui combattoit d'une arme égale toutes ses passions ; quand il est encore indécis sur l'espèce de culte qu'il doit substituer à celui qu'il a renversé ; quand sur-tout le préjugé de son éducation laisse encore dans son esprit des racines vivaces,

ce n'est point sans de graves dangers pour les mœurs de ses enfans, qu'on expose à leurs yeux des statues sans vêtemens, comme pour leur apprendre, dans l'âge de la pudeur, à calculer, nouveaux Niphus (1), toutes les beautés secrètes et invisibles du corps humain, et à les juger par comparaison; comme si l'on vouloit que nos jeunes filles imitassent les Lacédémoniennes, qui gardoient dans leurs chambres, les statues de Narcisse, d'Hyacinthe, ou de Castor et Pollux, pour avoir de beaux enfans.

Les décorateurs de jardins seront-ils aujourd'hui les régulateurs de la morale publique? et croiront-ils justifier le scandale d'indécentes images, parce que c'étoit la coutume de peindre les femmes nues

---

(1) *Niphus*, surnommé l'empereur des savans, étoit médecin de Jeanne d'Arragon, et donna une description scrupuleusement exacte de toutes les beautés réunies de cette princesse.

dans les endroits publics de la Grèce et de Rome ?

Mais nous ne devons pas avoir le tranquille préjugé des Grecs ou des Romains, qui, pleins de respect pour leurs statues immodestes, vouloient qu'elles appelassent indistinctement les regards de l'adolescence, comme ceux de l'homme fait, et défendoient d'enlever du temple de Lanuvium, à cause de son éminente beauté, le tableau d'Hélène, peinte absolument nue, et animé de tous les feux de la luxure.

En admettant que toutes les nudités des Grecs et des Romains n'étoient point des figures libidineuses, on n'hésitera pas d'affirmer, d'un autre côté, qu'elles furent une semence de corruption. C'est parce que leurs yeux étoient familiarisés avec les statues obscènes des mignons de Jupiter, et des Phrynées de la fable, qu'on ne se fit pas de scrupule de ciseler, sur les coupes de festins, l'adultère de Mars et de Vénus.

Les artistes d'alors pouvoient-ils avoir

raison de citer, pour justifier ces infamies, les productions lascives de Parrhasius ? Non, sans doute. En rendant justice au zèle et au goût éclairé des amateurs des arts, qui reproduisent à nos yeux, dans les Tuileries, les copies des chefs-d'œuvre des plus célèbres statuaires de l'antiquité, il n'y aura pas d'inconvenance à leur faire observer que plusieurs de ces admirables productions figureroient plus convenablement dans les Muséums, qui doivent, pour ainsi dire, leur servir de sanctuaire, où le père peut entrer sans son enfant, et la mère sans sa fille.

Si cette observation paroît trop sérieuse, qu'aura-t-on à objecter à la puissance du reproche tacite des mères, qui toutes se détournent du groupe admirable de Castor et Pollux, afin d'éviter que leur vue n'allume les regards de leurs jeunes filles.

La République ne doit pas adopter les mœurs de Sybaris ; et les femmes françaises ne sauroient ambitionner, de même que les femmes Spartiates, le titre de

montre-hanches, ou de paroître en public avec des robes ouvertes et transparentes, à l'imitation des danseuses d'Herculanum.

D'ailleurs tout devient le type d'une mode nouvelle pour une nation aussi frivole que la nôtre. La robe de la statue de Flore, qui est si décente, mais qui laisse pressentir tant de charmes secrets, sert de modèle à celles de nos belles du jour, qui accusent l'embonpoint de leurs formes, d'une manière trop visible, pour nous donner le plaisir de les deviner.

Ah ! n'oublions pas que la pudeur est la grace de l'amour. C'est en sa faveur que le printemps habille les arbres de verdure : c'est sous leur mystérieux ombrage, que les oiseaux eux-mêmes dressent leur lit nuptial. Otez le voile qui couvre le Christ dans le sublime tableau de la Transfiguration de Raphaël, vous lui ôterez la moitié de sa dignité.

Qui ne se rappelle avec délices les danses ingénues que formoient jadis les enfans des deux sexes, en présence de

leurs parens, dans le grand rond du Luxembourg ? C'étoit la réunion des familles. Là, tout étoit vivant, animé, riant, chaste. Il n'y avoit d'autre statue que la nature, dont les roses couvroient le sein. Innocentes comme les fleurs, les jeunes filles contemploient leur mariage, sans en soupçonner le doux mystère.

Alors le jeune époux voyoit pour la première fois, dans sa jeune épouse, la ravissante Vénus, et l'épouse voyoit dans son époux l'incomparable Apollon. Qu'ils étoient heureux ! aucune gravure indécente, aucune statue découverte ne leur donnoit l'avant-goût de la suprême félicité. Tout pour eux étoit nouveau ; tout étoit jouissance ; et les yeux aussi avoient leur virginité !...

CHAPITRE CLXXXI.

Cantines populaires.

Qui n'a pas vu, il y a peu d'années, à la place de Grève, ce fameux débitant de tisanne, qui, pour la somme d'un liard, désaltéroit, dans les chaudes journées de la canicule, le Limousin, le charbonnier, le manœuvre, l'artisan laborieux et les jeunes enfans ? Sa fontaine, placée à poste fixe, étoit inépuisable. Un porteur d'eau, d'heure en heure, la remplissoit. Le majestueux fontainier attiroit tous les regards par son brillant costume. De larges galons d'or sur toutes les coutures de sa veste écarlate, en augmentoient l'éclat ; et quand d'un agile poignet il tournoit d'un même coup trois robinets, pour servir sept à huit buveurs à-la-fois, le bruissement des grelots qui pendoient à ses manches, et qu'il secouoit glorieusement en essuyant ses go-

belets, s'entendoit jusqu'au Pont-au-change : enfin les jeunes filles, qui venoient aussi se désaltérer à sa fontaine, se miroient, en souriant, dans la glace de son casque, dont les diamans multiplioient le soleil. Hélas ! cet illustre fontainier, ce miroir du soleil a disparu. On ne boit plus de sa tisanne au citron, de sa bienfaisante tisanne, dont on souffloit la mousse orgueilleuse par-dessus les bords du gobelet.

A sa place ont succédé des Cantines ou échoppes, où l'on ne boit point de la tisanne à un liard le verre, mais du vin, à prix énorme. Ces tavernes établies le long de la Grève, se prolongent sur le Port au blé, et se terminent au Port S.-Paul. Quatre perches forment leur structure ; d'antiques tapisseries criblées de trous, défendent mal les buveurs contre le soleil qui les cherche. Dans le fond se voient des tonneaux en perce. Toutes sont pleines de mouchards, d'escrocs, d'escamoteurs, de soldats. La

plébécule se dédommage du vin qu'elle n'a point bu depuis un an, et noie sa raison dans les pots.

Ce port, où le citadin voyoit jadis aborder avec joie les dons de Cérès et toutes les denrées nécessaires à la vie d'un grand peuple, est maintenant changé en un vaste cabaret, où les hommes, qu'un travail constant aidoit à supporter le fardeau de la vie, consument aujourd'hui leur temps à boire, à jouer aux cartes, se familiarisent avec l'oisiveté, la paresse, et, pleins de vin, s'endorment, se roulent sur le sein de leurs viles maîtresses.

Le délirant systême de la loi agraire semble s'être emparé de toutes les têtes des crédules artisans ; ils s'imaginent que tous les hommes doivent être riches et ne rien faire ; ils font le dangereux apprentissage de l'oisiveté. Boire, rire, chanter, parmi de sales prostituées, voilà leur suprême félicité. Ils ont encore une vertu de moins, la sobriété : à chaque

instant le passant se détourne pour n'être point coudoyé d'un homme ou d'une femme ivres.

Ah ! qu'il est urgent de raviver la confiance, de cimenter la paix générale, de ramener avec elle l'abondance, le travail, les bonnes mœurs et les vertus sociales !

Si ces vœux ne sont pas exaucés, si tous les jours deviennent pour l'ouvrier inoccupé des jours de repos, d'ivresse et de débauche, ces cabarets seront autant d'asiles de prostitution ; ils seront autant de cavernes de voleurs, de refuges de factieux, où des chefs hardis, sans crainte des patrouilles, haranqueront leurs dociles satellites, les feront mouvoir à leur gré, en leur versant à discrétion du vin, source des discordes civiles, et des factions destructrices des empires.

CHAPITRE CLXXXII.

C'est le diable, etc.

Les spectres, les démons, les revenans, tout ce qui appartient à la magie noire, les nones ensanglantées, voilà ce qui remplace les flûtes orphiques de l'Opéra, ses danses enchanteresses, les chants d'Alceste et d'Antigone ; voilà ce qui a dispersé son peuple harmonieux, ce qui a paralysé le jeu de ces décorations qui nous étaloient, tantôt des villes magnifiques, tantôt le sombre et la profondeur des forêts, tantôt le palais du soleil faisant baisser nos regards.

La *Tentation de S. Antoine*, qui n'étoit, dans le principe, qu'une allégorie, un hiéroglyphe égyptien, comme les mamelles d'Isis et les travaux d'Hercule, est devenue entre les mains des légendaires, des poëtes et des peintres, la source d'une infinité de fables bizarres, que l'ignorance a travesties en histoires véri-

tables, et que la philosophie n'a pas manqué de reprocher à la religion.

Cette fameuse Tentation, gravée par Calot, chantée par Piron, fut jouée en pantomime sur le théâtre de la Cité. Les directeurs de ce spectacle ne négligèrent rien pour donner à celui-ci l'éclat et la pompe dont il est susceptible.... Les démons, l'enfer, les illusions, les coups de théâtre, la danse, le feu, les évolutions militaires, des jardins, un temple, tout fut employé avec richesse dans les décors, et profusion dans les détails.

Les gens de goût de se récrier; mais le peuple n'écoute point les raisonnemens des gens de goût; il va où il est ému, il va où il trouve de l'intérêt.

Ces revenans, ces spectres, qu'on évoque sur les théâtres, et qu'on se plaît à contempler, sont le reflet des journées révolutionnaires : le peuple se plaît, dans la *fantasmagorie*, à voir l'ombre de Robespierre; elle s'avance; un cri d'horreur s'élève; tout-à-coup sa tête est dé-

tachée de son corps, un terrible coup de tonnerre écrase le monstre, et des acclamations de joie accompagnent la détonante fulmination.

Les gens de goût voudront supprimer les tréteaux et les petits théâtres ; ils pousseront des gémissemens sur toutes les tentatives des entrepreneurs scéniques ; ils nous parleront du beau antique ; mais s'ils ne peuvent pas nous frapper d'un grand et intéressant spectacle, pourquoi veulent-ils amuser le peuple, non d'après son goût, mais d'après le leur, timide, froid, rétréci ? Qu'ils laissent la multitude choisir ses bancs. La foule pressée à un spectacle, n'y va jamais sans cause ; mais il n'y a que le philosophe qui en découvre le motif.

C'est à Londres que l'on a imaginé ce roman noir et lugubre, que nos libraires ont fait traduire, et qu'ils ont bien vendu. C'étoit à nous de les inventer et de les écrire à la lueur des lampes des cachots où nous descendions tout vivans.

Nous n'en avons rien fait; mais les décorateurs et les pantomimes se sont emparés de ces images mélancoliques; et les théâtres qui ont fait le moins d'argent, quoiqu'ils aient eu leurs diables, leurs spectres et leurs enfers, trouvent cela mauvais, et prétendent que ce n'est point aux tréteaux qu'il appartient d'exposer ces scènes diaboliques.

Il en est résulté pour le philosophe une observation : c'est que le peuple, familiarisé avec ces images fantastiques, s'y amuse d'autant plus qu'il y croit moins; il en rit. Et qu'auroient fait de mieux les livres les plus sages?

Les femmes les plus élégantes courent ces petits spectacles avec passion; c'est qu'elles aiment ces promenades des Boulevards, où règne un plus grand caractère de liberté et de licence. Il y a une allée en face de l'Ambigu comique, qui devient le rendez-vous de tous les petits soupers nocturnes : on se perd dans la foule; on échappe à tous les regards; on

a l'air là, d'être du peuple. Les images de la sorcellerie, le moine libidineux enlevé par le diable, les danses et les figures des démons; tout rend une femme plus jolie après ce spectacle, qu'après celui de l'Opéra. Ceux qui paient le souper, sont toujours de bons et d'aimables diables; les plus jeunes sont des lutins, et l'on transforme de son mieux l'enfer, qu'on vient de voir, en paradis.

CHAPITRE CLXXXIII.

Prêtres réfractaires.

Cette épithète renferme un double sens : elle annonce une résistance et une révolte : elle signifie un disciple indocile et un citoyen rebelle. Elle est empruntée des arts. On nomme *réfractaire*, le sable, ou l'argile, ou le minéral, qui, non-seulement ne se lie pas avec les autres matériaux, mais qui les empêche de se lier entr'eux, et qui dissout tout l'ouvrage.

On a prétendu que les prêtres, appelés *constitutionnels*, ont fait plus de mal à la révolution, que les *réfractaires*. « Ceux-ci, dit un de nos écrivains, n'avoient que des idées liberticides; mais ils avoient au moins la franchise du crime. Ils ne pouvoient tromper personne, et l'impudence de leurs prétentions suffisoit pour les couvrir d'opprobre et attirer sur leur tête la haine publique. Quand on disoit, d'un côté, que l'abbé *Maury* étoit un *franc coquin*, on disoit de l'autre, *qu'au moins c'étoit un coquin franc.* »

Autrefois on appeloit *communier*, recevoir dans sa bouche, de la main d'un prêtre sortant d'un mauvais lieu, et encore ivre, un petit morceau de pâte de farine, bien plat, et de la rondeur de ce que nous appelons un petit sou.

> Tremblez, humains, faites des vœux;
> Voilà le maître du tonnerre !

C'est du moins ce que nos prêtres vouloient nous faire croire, sans y croire

eux-mêmes. Un malade Parisien avoit été d'abord confessé par un prêtre constitutionnel ; il en avoit reçu ce qu'alors on appeloit *le viatique*. Ses parens s'emparent de sa conscience, et lui persuadent que cette *communion* ne valoit rien. Le malade reçoit ce sacrement d'un prêtre réfractaire, et dit, en expirant : ... *J'aurois bien du malheur, s'il n'y avoit aucune de ces deux communions qui fût bonne.*

Après l'affaire de Pontorson, un volontaire ayant été fait prisonnier par les Chouans, fut amené devant leur général, qui, après l'avoir rasé lui-même, l'envoya chez un prêtre qui lui demanda s'il aimoit mieux les prêtres constitutionnels que les prêtres réfractaires ; le volontaire répondit, *qu'il ne se servoit jamais ni des uns ni des autres.* Sur sa réponse, il fut condamné à être fusillé, et il le fut.

On appeloit *hostie*, une petite feuille de farine de la forme d'un sou, dont un prêtre, fût-il un scélérat, avec quatre

mots latins, faisoit un Dieu. Une ci-devant marquise alloit mourir, un prêtre non-assermenté lui ayant apporté le viatique clandestinement dans sa culotte; elle fit quelques difficultés pour l'avaler, prétendant qu'il *sentoit le gousset.* On dit que les prêtres non-assermentés n'emploient plus que des *hosties à la fleur d'orange.*

CHAPITRE CLXXXIV.

Amélioration.

On n'apprend point, sans la plus douce émotion, qu'il y a maintenant, à l'Hôtel-Dieu, deux cent cinquante lits vides, et que chaque malade en occupe un, seul. La mortalité ordinaire, sous l'ancien régime, étoit dans cet hospice, de treize individus par jour; elle n'est plus à ce moment que de deux individus par six jours.

La loterie nationale, que j'ai recréée, donne du lait aux enfans-trouvés, du

bouillon aux malades, et de la charpie pour les blessés. Les hospices, en général, sont mieux tenus; et la charité n'a plus ce front sale et dégoûtant qui défiguroit son divin caractère.

CHAPITRE CLXXXV.

Fosses d'aisance au Palais-Egalité.

Celui-là fut très-judicieux qui, voyant au Palais ci-devant royal, des restaurateurs-glaciers établir leurs réfectoires et leurs cabinets particuliers en aussi grand nombre, et aussi près les uns des autres, que le sont dans une ruche les rayons des mouches à miel, fit construire des lieux d'aisance, pour les dîneurs à 18 liv. par tête. Il pensa que tant de dindes aux truffes, tant de saumons, tant de jambons de Mayence, tant de hures de sangliers, tant de saucissons de Bologne, tant de pâtés, tant de vins de liqueurs, de sorbets, de glaces et de limonades,

devoient trouver là, en dernière analyse, leur réservoir commun, et qu'en le faisant assez spacieux, et sur-tout assez commode pour tant de gens, qui se font de tout une matière de volupté, le *Caput mortuum* des cuisines environnantes, deviendroit pour lui une mine d'argent.

En effet, ce qui prouve le bon sens du spéculateur, c'est que sa fosse lui produit un revenu annuel de onze à douze mille livres au moins. Je me suis informé cependant s'il étoit punais.

Cet homme a fait à-peu-près le métier de l'empereur Vespasien, qui avoit affermé les latrines de Rome; son fils lui en faisoit des reproches, sous forme de raillerie; l'empereur tira une pièce d'or, la mit sous le nez de son fils, et lui dit : *Tiens, cela sent-il mauvais ?*

C'est au Palais-Égalité, qu'en tout genre, l'or qui provient de ce qu'il y a de plus immonde, ne laisse aucune trace de mauvaise odeur. O pauvres humains ! voilà donc comme vous êtes faits !

CHAPITRE CLXXXVI.

Liberté illimitée de la presse.

J'ai vu une génération d'hommes de lettres, et les plus célèbres de ce siècle : eh bien ! je l'atteste, tous auroient rejeté cette liberté illimitée : ils n'en ont pas eu besoin pour produire les écrits courageux qui nous ont éclairés. Ils conservoient dans leurs plus grands écarts une sorte de décence ; ils ne brutalisoient ni la langue, ni les opinions, ni les personnes ; ils savoient que les vérités ont une marche progressive ; ils répétoient souvent cet axiome : *Voulez-vous mettre une force de plus de votre côté, mettez-y la justice.*

C'est toujours au nom du peuple que l'on dit qu'il faut écrire, et il n'y a pas la centième partie du peuple qui lise, et la millième qui puisse distinguer le vrai du faux. La partie du peuple, qui est de

bonne foi, en convient elle-même ; et dans son ignorance, en toute question, elle consulte encore plus la probité d'un homme que son talent.

C'est par cette raison que le calomniateur s'attache sur-tout à attaquer la probité du républicain. Le serpent venimeux laisse encore une bave empoisonnée sur la trace humide de son passage : ainsi le méchant, quoique confondu, s'applaudit intérieurement des semences dangereuses qu'il a jetées dans les esprits. *Morande*, diffamé à Londres comme à Paris, a eu beaucoup d'imitateurs parmi nous : on a vu paroître par bandes, de ces hommes qui font, sans rougir, un métier de la calomnie. On peut dire que sa dent est tellement usée, que les gencives débordent. Elle a osé me flétrir du nom de royaliste, moi qui ai attaqué constamment le royalisme caché sous le masque du jacobinisme ; moi, dont la plume est si indépendante. Oui, j'ai toujours vu une erreur, un danger, un piége dans l'asso-

ciation de ces trois mots : *liberté illimitée de la presse.*

Elle fut d'abord réclamée par les féroces Montagnards, lorsqu'ils voulurent en abuser. Ensuite, ils changèrent de batterie, quand ils virent que cette même liberté les démasquoit, et que l'on eut dit d'eux qu'ils portoient sur leurs mains la *petite clef* entachée de sang de *Barbe-bleue ;* plus on l'essuie, plus on la frotte, plus la tache rouge reparoît.

Le despotisme populacier est le pire de tous ; ce fut lui qui inventa et propagea la doctrine de la liberté illimitée de la presse. Babœuf s'est fait populacier à la suite de Marat ; des rivaux et des successeurs, ils en ont eu encore ; c'étoit à qui les imiteroit en populacerie.

Tout l'art de ces vils scélérats, fut d'affecter des formes et des expressions populacières, qui séduisirent et trompèrent la multitude. Tout écrivain populacier pourra pousser loin le mensonge

et

et l'effronterie ; il rencontrera des prôneurs.

Ce fut sous les crocs, sous les haches, les poignards et les massues des assommeurs, que se fit, en 1792, la fameuse nomination de Paris, qui envoya à la Convention nationale, tant d'hommes à principes sanguinaires. Je dis alors hautement et publiquement tout ce qu'on en devoit attendre.

Quelle fut l'origine de tous les attentats postérieurs ? La liberté illimitée de la presse, la légéreté cruelle, avec laquelle on glissa sur des forfaits qui devoient soulever tous les esprits. On justifia ces horreurs dans des pamphlets ; on réimprimoit avec affectation les horribles lettres d'Albite, de Fouché, de Laporte et de Collot-d'Herbois ; et tandis que, de quelque côté qu'ils se retournassent, les Français ne trouvoient que des voleurs pour les piller, que des loups pour les dévorer, des journalistes infâmes, prenant le même cachet de bar-

barie, applaudissoient à tout ce que la terreur, la *salutaire* terreur, selon leur expression, avoit de plus actif et de plus effrayant.

J'ai entendu un jeune homme, nommé *Vincent*, d'environ vingt à vingt-deux ans, d'un caractère atroce, et dont les passions, mises en jeu par la révolution, en avoient fait un véritable cannibale, me dire que ces placards étoient plus républicains que tous les écrits de Mably. Maillard et Ronsin me tenoient le même langage : l'un étoit commandant de l'armée révolutionnaire ; l'autre avoit été l'un des présidens des boucheries de septembre. Couthon levoit les épaules, lorsqu'on parloit des livres de Rousseau, en fait de gouvernement, et disoit qu'il n'y entendoit rien.

CHAPITRE CLXXXVII.

Lazzis.

Lors de l'installation du Directoire exécutif, les royalistes, perdant tout espoir, exercèrent leurs petites vengeances, en écrivant, en traits malins ou injurieux, jusque sur les guérites des sentinelles, qui ne sont pas des Argus. On lisoit, non loin du palais directorial, ces mots avidement recueillis par l'ignorante multitude : *Manufacture de sires à frotter.* On répétoit cet autre dicton, adapté aux circonstances de pénurie où nous nous trouvions alors : *Nous ne pouvons pas continuer la guerre avec cinq cartouches;* celui-ci encore : *Les Anglais ne se dé*-pitt-*eront que quand les Français seront dé-barras-sés.*

Cette petite guerre de lazzis acérés fut aussi courte que frivole. Le Directoire prit son à-plomb, dédaigna les épigrammes, et

marcha avec fermeté à son but. Après toutes les secousses, le découragement, l'abattement, le discrédit, les craintes des bons citoyens, après l'audace des émigrés et des ennemis connus de la révolution, et les menées des prêtres insermentés et réfractaires, il rétablit l'ordre et le repos. Il fut un instant grand, ferme, modéré ; tous les esprits sensés se sont attachés à lui, comme à un régulateur majestueux. Son éloge fut dans la surprise et l'épouvante des cabinets étrangers.

CHAPITRE CLXXXVIII.

Condorcet.

Comme la mort de Condorcet a causé une sensation universelle, on s'est empressé d'en savoir les particularités. Voici ce qu'un témoin oculaire m'a transmis. Arrêté à Clamars, dans un cabaret où la faim l'avoit fait entrer, il fut conduit au comité du lieu ; car les moindres bour-

gades avoient leurs comités de sans-culottes. Interrogé, fouillé, il ne voulut jamais déclarer d'autre nom que celui de *Simon, ancien domestique.* On ne lui trouva, d'ailleurs, aucun papier, ni carte, ni passe-port, mais un *Horace*, sur les pages blanches duquel il y avoit quelques lignes d'écrites au crayon, et en latin; ce qui fit dire fort spirituellement au membre du comité qui l'interrogeoit : *Tu nous dis que tu étois domestique; mais je croirois bien plutôt que tu es un de ces ci-devant qui en avoient, des domestiques!* Ce résultat de l'interrogatoire fut que le quidam seroit conduit au district du Bourg-Égalité, pour par lui être ordonné ce qu'il appartiendroit. Transféré à pied au milieu d'une escorte armée, le malheureux ne put aller plus loin que *Châtillon*, où il tomba en défaillance et d'épuisement. On fut obligé d'emprunter le cheval d'un vigneron de cette dernière commune, et il fut conduit au district, qui ordonna aussitôt son incarcération.

Plongé dans un cachot humide, sans lit, sans nourriture, on l'y oublia pendant près de 48 heures. Le surlendemain seulement de son entrée au cachot, le gardien fut pour le visiter : il étoit étendu, sans vie, sur le plancher. Qu'est-il besoin, après cela, de se perdre en conjectures sur la cause de sa mort? La vérité est donc, que l'infortuné n'avoit pas eu le temps d'achever son repas dans le cabaret de Clamars, et qu'il est mort de faim dans son cachot, sur-tout y étant entré déja exténué de besoin; et c'est peut-être bien là aussi la raison pour laquelle cet événement, qui devoit naturellement faire du bruit, est resté secret jusqu'à ce moment, et qu'on a fait naître depuis l'idée du poison.

Dans le dernier entretien que j'eus avec Condorcet, je lui remis un itinéraire pour le comté de Neufchâtel, au moyen duquel il pouvoit éviter Besançon, Pontarlier, et passer le Doubs. Condorcet avoit prévu le règne de ces hom-

mes de sang qui ont fait détester la plus belle des révolutions, et qui lui ont imprimé leur caractère d'ineptie et de férocité. Les mêmes devoient bientôt assassiner vingt-deux représentans du peuple, pour les punir de leur lumière, de leurs vertus, de leur courage, et sur-tout de la connoissance qu'ils avoient des intrigues viles et criminelles que les agens de l'étranger ourdissoient avec audace. Il n'est pas étonnant que ces assassins calomnient leur mémoire ; mais tout ce qu'on a dit d'eux et de Condorcet, va bientôt faire place à l'éclat imposant et terrible de la vérité ; et l'on verra qu'il n'y avoit ni *haute-trahison* dans les uns, ni *foiblesse* dans le philosophe : l'on verra que l'oppression inconcevable qui a pesé sur le Peuple et sur la Convention nationale, de son propre aveu, n'a laissé échapper que les vertus et les actions qui auroient pu appartenir à un Socrate, à un Platon, à un Penn ; car eux-mêmes auroient été forcés, ou se seroient condamnés au

silence, au milieu de cette épouvantable détonation, propre à tuer et le génie et la voix de la philosophie, et celle du bon-sens. Que pouvoit alors la raison humaine ? Rien.

On peut lui reprocher cependant de n'avoir émis, dans le procès de Louis XVI, qu'une opinion si indécise, si contournée, si embarrassée, que chacun s'écria tout haut que le philosophe avoit parlé en véritable enfant.

Condorcet, Lavoisier, n'ont pu trouver une *cache ;* le dernier des Brutus s'est écrié : *Vertu ! tu n'es qu'un vain nom !* Ces deux hommes célèbres pouvoient adresser à l'amitié la même mémorable apostrophe.

CHAPITRE CLXXXIX.

Collets noirs.

Nos collets noirs se disposent (on en a répandu le bruit) à louer tous les lo-

gemens vacans qui environnent le Luxembourg. On assure même qu'ils se sont présentés pour louer le séminaire S. Sulpice, afin d'en faire une espèce de caserne qui les mettroit à même de saisir le moment favorable de tomber, les armes à la main, sur le Directoire qui sourit aux menaces de ses foibles ennemis.

Qu'est-ce qu'un collet noir ? J'en distingue de trois sortes : les émigrés, les poltrons fugitifs de nos armées, ou soustraits à la réquisition à force d'or et de bassesses. Vient ensuite ce vil troupeau de petits-maîtres énervés, dont l'existence est à peine aperçue dans les spectacles et les boudoirs, et dont tout le mérite consiste à singer ridiculement les sottises du jour, dans les façons, le langage et le costume, qu'ils varient d'un jour à l'autre. Ces derniers ne sont que des chenilles qui voudroient ronger l'arbre de la liberté. Je lis dans le Dictionnaire abrégé de l'Histoire naturelle, qu'il est

une espèce de chenille surnommée *la livrée*. L'auteur, après avoir fait la description de cet animal, termine son article par ces mots : « Il est important de détruire cette espèce de chenilles, dès qu'on les aperçoit. »

CHAPITRE CXC.

Aux rentiers.

Rentiers, classe infortunée et digne des larmes de tous les cœurs sensibles, que deviendriez-vous, s'il survenoit dans Paris une réaction royaliste qui eût quelques succès ? Vous n'avez plus que des titres nouveaux que le despote ne voudroit pas reconnoître. Il vous diroit : « Les titres que vous avoient donnés mes prédécesseurs, portoient en tête : *Louis, par la grace de Dieu, roi de France.* Que signifient vos inscriptions ? Je ne connois pas cela. »

Et vous, braves et vieux guerriers,

qui avez versé votre sang et sacrifié une partie de vous-mêmes dans les champs de la gloire, pour la défense de votre patrie, vous seriez honteusement chassés de cet hospice où les alimens et les secours vous sont assurés jusqu'à la fin de votre glorieuse carrière. Le despote vous diroit : « Sortez d'ici, malheureux, qui avez porté les armes pour la République au lieu de défendre *votre roi, son clergé et sa noblesse.* »

CHAPITRE CXCI.

Noms des rues changés.

J'ai lu un projet de géographie, dont Paris seroit la carte, et les fiacres les professeurs. Certes, j'aimerois mieux que Paris fût une carte de géographie, qu'un volume du calendrier romain; et les noms des Saints, dont les rues sont baptisées, ne peuvent être mis en comparaison, ni pour l'harmonie, ni pour

l'utilité, avec les noms de villes qu'on propose d'y substituer : ainsi le faubourg S. Denis s'appelleroit, dans cette supposition, le faubourg de *Valenciennes ;* le faubourg S. Marceau, le faubourg de *Marseille ;* ainsi la place de Grève s'appelleroit place de *Tours* ou de *Bourges*, etc.

Plaisanterie à part, si les noms des rues doivent subir un changement, celui-ci est plus raisonnable et mieux senti que celui que la barbarie et la rage révolutionnaire leur ont fait éprouver en supprimant le mot de *Saint.*

Les auteurs de ce dernier changement ont cru porter un coup mortel à la religion catholique, en lui ravissant l'antique honneur de consacrer nos rues étroites et dégoûtantes ; mais c'étoit une précaution d'enfant qui ferme les yeux en traversant des halliers. Ces noms de *Saints*, depuis si long-temps inconnus, et depuis plus long-temps appliqués aux rues de Paris, ne rappeloient pas plus les

apôtres ni les martyrs de la religion catholique, que la rue du Pélican ne rappelle à ceux qui la traversent, les mœurs de l'oiseau lourd et pêcheur dont elle porte le nom.

Quel est celui d'entre nous, quel est le dévot même qui, en passant dans les rues S. Honoré ou S. Antoine, se soit avisé du nom ou des faits de l'habitant des cieux qu'elles rappellent ? Nous passions dans ces rues, comme les Anglais passent dans la rue S. Paul à Londres ; les Turcs, dans la rue Ste. Sophie à Constantinople ; les Romains dans la rue Flaminia à Rome, sans qu'aucun d'eux songe jamais ou à Flaminius, ou à Ste. Sophie, ou à S. Paul. Il y avoit un moyen de nous y faire penser, nous autres Français, c'étoit de nous le défendre ; et c'est le sage parti qu'ont pris nos modernes iconoclastes. Outre l'hiatus barbare introduit dans la langue, et introduit par la suppression du mot *Saint* dans les rues *Honoré*, *Roch*, *An-*

toine, etc., ils sont allés directement contre leur but, en nous plaçant entre les douceurs de l'habitude et la crainte de passer pour aristocrates, en nous forçant, par cela même, à nous rappeler sans cesse et nos préjugés et leurs motifs : aussi, n'y a-t-il pas un républicain raisonnable qui attache aujourd'hui la moindre importance à ce sujet ; et s'il falloit opérer un changement dans les rues de Paris, il n'y a pas un homme sensé qui ne préférât celui du géographe dont nous avons parlé, lequel porte au moins avec lui un moyen d'instruction, et un caractère d'originalité.

CHAPITRE CXCII.

Libellistes.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de la présomption de certains journalistes, ou de la crédulité du public, qui s'en rapporte aveuglément à

leurs décisions, et qui les soudoie pour s'en laisser tromper. Quelle confiance, en effet, peut-on prendre dans des écrivains assez téméraires, pour parler de tout sans examen, de morale sans mœurs; de religion, sans croire en Dieu; de littérature, sans savoir bien lire; d'économie politique, sans élémens? Quel intérêt, même de curiosité, peuvent inspirer des libellistes déclamateurs, qui ne savent qu'aboyer, mordre et calomnier; sans vues, sans moyens, sans pudeur et sans patrie?

Quel que soit le penchant que nous avons tous à lire avec plaisir tout ce qui porte le caractère de la malignité, encore faut-il que cette malignité soit assaisonnée, et que ce penchant soit nourri par l'esprit, qui seul peut, à la longue, en faire pardonner l'usage, ou en justifier l'excès.

A quelle estime peuvent-ils prétendre, ces hommes qui ne rougissent pas de se contredire ouvertement d'un jour à l'autre, sur la même personne, le même

événement, sur les mêmes ouvrages ; qui, à la recommandation d'un fat ou d'un libraire, élèvent jusqu'aux nues l'écrivain obscur dont les opinions caressent leur parti, ou dont les dîners *prismatisent* les opinions ; qui, pour recrépir une vieille idole, ou satisfaire leur animosité personnelle, se déchaînent contre les écrivains honnêtes qui ne s'abaissent point devant leur plat orgueil ?

La peine du ridicule, il faut en convenir, est un châtiment bien doux pour ces folliculaires, écrivains d'hier, et calomniateurs infatigables. On ne conçoit pas comment ils auroient la prétention de l'éviter, ou la mauvaise foi de s'en plaindre.

Quelle est cette manière nouvelle de raisonner ? Il y a eu de grands scélérats dans la Convention ; donc la Convenvention est composée de scélérats ! La République a été, depuis sa fondation, le théâtre des factions et du désordre ;

donc il ne peut y avoir ni lois ni repos dans une république !

Les sottises de la cour ont engendré le déficit, qui a engendré la guerre de l'Amérique, qui a engendré la haine de l'Angleterre, qui a engendré la faction d'Orléans, qui a engendré les factions de Danton, Marat et Robespierre, qui ont engendré les Jacobins, qui ont engendré l'immoralité, l'athéisme et l'agiotage, qui ont engendré les pseudo-royalistes, qui ont engendré les journalistes, les libellistes, les pamphlétistes, dont nous avons parlé, et qui, déja oubliés, sont couverts du mépris le plus incontestable.

CHAPITRE CXCIII.

L'ombre de Rousseau.

J'étois allé, selon ma coutume, visiter les piliers du dôme du Panthéon, et examiner avec attention ce qu'on a

droit de craindre ou d'espérer sur le sort de ce grand édifice, qui tient tous les esprits en suspens.

Magnifiques travaux, travaux de plus d'un demi-siècle, péririez-vous en un seul instant! Je regardois, la tête penchée en arrière, ces colonnes majestueuses, le feuillage délicat et léger des chapiteaux, ces voûtes hautaines, ces triples voûtes; et je leur disois: Superbes! si vous devez vous écrouler, que ce ne soit pas, du moins, sans nous avoir envoyé un dernier et charitable avertissement.

O vains efforts de l'art! ô trop coûteux monument! ô dépenses sans fruit! ô pompe stérile! je faisois toutes ces réflexions en marchant; lorsque tout-à-coup, j'entendis un doux gémissement qui sortoit d'un souterrain. Je m'arrête, j'écoute, je reconnois la voix tendre et plaintive de J. J. Rousseau.

« Que suis-je? que fais-je ici? moi, dans un temple! pourquoi m'y a-t-on

placé ? Je reposois si bien dans l'île des peupliers ; c'étoit la dernière habitation que j'avois obtenue de l'amitié : les oiseaux venoient soupirer au-dessus de mon urne cinéraire ; souvent les jeunes filles des hameaux voisins couvroient mon tombeau de marjolaine, en chantant quelques airs de *mon Devin du village.*

« Les hommes m'ont arraché à l'Elysée où je goûtois un plein repos ; ils m'ont plongé dans une froide carrière de pierres. Au lieu de l'ombre de Fénélon que je cherchois, j'ai vu un spectre horrible, ensanglanté, qui prenoit la route des enfers; il n'a fait que passer, il est vrai, mais il a laissé dans cette atmosphère, une odeur de crimes qui ne s'éteint point.

« Ah ! qui que vous soyez, qui m'entendez, ne repoussez point ma prière ; faites que l'on me ramène à mon île, que je respire encore l'air embaumé des campagnes, que je me sente réchauffé des rayons de ce soleil, dont la vue me portoit à l'adoration de son auteur.

« J'étouffe à l'étroit dans ce sépulcre ; la terre s'ébranle sous mon cercueil ; j'entends tomber des pierres chancelantes ; on entre en tremblant, et soudain l'on s'éloigne. L'immortalité n'est point en sûreté au Panthéon ! oh ! je serai plus tranquille sous la voûte du ciel, sous cette coupole qui ne tombe point. »

Frappé de ces doléances, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de les transmettre aux amis de J. J. Rousseau ; et je fis des vœux pour que l'homme de la nature fût, d'après son vif desir, reconduit à Ermenonville.

CHAPITRE CXCIV.

Section Lepelletier.

C'est un véritable miracle que l'existence de la capitale ; elle a échappé à la coalition des rois, et à ses divisions intestines ; elle a échappé à la famine : et lorsqu'on réfléchit sur ce qui a pu la sauver de ce dernier fléau, on ne peut l'attribuer qu'aux flots des aumônes les plus abon-

dantes. La création de cette multitude d'arrondissemens particuliers, a favorisé merveilleusement une distribution égale, et a donné à chaque quartier un point central, qu'il eût été très-difficile d'établir dans le plan général.

Comment subsiste-t-elle, cette ville trahie par ses magistrats, et qui devoient en ouvrir les portes aux troupes des conjurés ?

Lorsque la première nouvelle de la prise de la Bastille fut regardée à Versailles comme une imposture; lorsque nous lui renvoyâmes la terreur qu'elle nous avoit inspirée; lorsque tous les fronts de la cour pâlirent en apprenant notre fière et majestueuse attitude, ce grand danger ne fut pas encore le dernier pour nous. Il n'y eut pas d'année où nos murailles ne fussent menacées d'incendie; et la rage des factions, qui s'agitoient dans cette immense cité, sembloit n'avoir point de murs qui pussent la contenir.

Tandis que des écrivains mercénaires, salariés par les Anglais, ne cessoient de

vanter, avec autant d'excès que de perfidie, le calme imposant de cette ville, et la majesté de ses assemblées primaires et permanentes; tandis qu'éclairés par une trop funeste expérience, nous ne cessions nous-mêmes d'inspirer de justes défiances sur ce calme trompeur, et d'appeler l'attention des patriotes de 1789, sur les invasions séditieuses, sur les écarts multipliés, et sur les attentats de ces assemblées primaires, qu'une poignée de factieux entraînoit dans les horreurs de la guerre civile, des émissaires travailloient sourdement ce peuple devant lequel on se prosternoit en public. Les royalistes creusoient sous nos pieds un abîme profond, tandis qu'ils couronnoient nos têtes de fleurs enivrantes : les scélérats ! ils parfumoient l'autel sur lequel ils vouloient immoler tous les Parisiens, comme auteurs ou complices de la mort du dernier roi.

Nous donnerons ici quelques développemens nécessaires à des faits, légers en apparence, mais dont les suites pouvoient

avoir, sur le sort de la République naissante, la plus meurtrière influence.

Ce fut le jeudi soir, 2 vendémiaire, qu'on essaya au jardin Égalité, le jeu des manœuvres concertées dans les conciliabules de la section Lepelletier. On se rappelle qu'une douzaine d'étourdis insulta, dans ce jardin, des Invalides qui avoient crié, *vive la République !* Trois de ces insolens furent arrêtés, et le reste se dissipa comme une troupe de daims, au bruit d'un coup de fusil.

Le 3 vendémiaire, les sections du Théâtre Français, de l'Unité et de Lepelletier, prirent les plus violens arrêtés contre la Convention, firent proclamer la désobéissance aux décrets acceptés par la France entière, et nommèrent, selon l'usage, des commissaires, pour colporter et la désobéissance et leurs arrêtés. Le soir du même jour, des aboyeurs, adroitement répandus dans les différens quartiers de la ville, crioient qu'on incarcéroit tous les jeunes gens, tous.

Les jeunes gens effarés se rassemblèrent au jardin Égalité ; les groupes se formèrent ; les projets les plus audacieux furent proposés ; et tandis que les uns échauffoient les esprits, les autres chantoient le *Réveil du Peuple.* Un homme s'avise de demander : « Pourquoi ces cris ? pourquoi ces mouvemens ?... » — « C'est un Terroriste ! » s'écrie-t-on de toutes parts, « c'est un Terroriste !... » et le prétendu Terroriste est assommé. Les femmes se sauvent, les boutiques se ferment ; et un flot de jeunes gens se porte successivement aux théâtres de la *République*, de la *rue Feydeau* et du *Vaudeville :* les portes sont forcées, le spectacle est interrompu, et par-tout cette jeunesse despotique autant qu'inconsidérée, fait chanter le *Réveil du Peuple.* Tous ces préliminaires couvroient le dessein de grossir l'attroupement, de se former en bataillons, et d'aller attaquer la Convention.

Cependant

Cependant la force armée s'organisoit, les patrouilles circuloient, divisoient les groupes, et rompoient toutes les mesures hostiles, qui, faute d'un point commun, venoient échouer contre les plus petits obstacles.

A neuf heures et demie, les esprits étoient au dernier degré d'exaltation; les groupes étoient forts, nombreux et bruyans; une patrouille de grenadiers passe, trois coups de feu partent, dont un atteint la tête d'un grenadier : c'étoit le signal de la guerre, c'étoit l'instant critique; et si les grenadiers avoient été aussi prompts à repousser l'outrage, que leurs ennemis à le commettre, on ne doute pas que Paris ne fût devenu une Vendée royale; on ne vouloit que cela : mais, inébranlables dans leur devoir, ces braves militaires, n'ayant point l'ordre de tirer, ne tirèrent point; ils s'arrêtèrent immobiles, la baïonnette en avant. Ce fut alors que la lâcheté des scélérats parut dans tout son jour : n'ayant pu réussir à faire

égorger cette patrouille intrépide, ils se répandirent dans la ville, criant que la Convention faisoit tirer sur le peuple : *Aux armes ! aux armes !* les rues ne retentissoient que de ces mots : *Aux armes ! à bas la Convention ! vivent les Sections !*

Ligueurs imbécilles ! vous n'aviez pas compté sur tant de fermeté de la part des habitans de cette ville ; vous aviez cru, dans la haute présomption de vos projets ambitieux, que tout Paris s'ébranleroit à vos cris, marcheroit à vos ordres, et sacrifieroit à vos plaisirs, liberté, propriétés, repos, espérance, tout, jusqu'à la vie. C'est en vain que vous publiez que la Convention fait tirer sur le peuple : le peuple, tant de fois trompé par vos manœuvres royales, veut voir, veut entendre avant que d'agir.

Cette temporisation funeste vous a perdus ; tout cet échafaudage de crimes et de folies s'est écroulé sous le poids de la vérité.

A onze heures tout avoit disparu. Que

faisoit la Convention pendant que ces pygmées s'agitoient autour d'elle ? Elle étoit assemblée depuis huit heures, mais sans délibérer. A dix heures et demie les comités de gouvernement entrèrent dans la salle. De cette séance, l'une des plus mémorables de la Convention, sembloient dépendre les destinées de la France : tous les esprits, las de cette guerre scandaleuse entre la Convention nationale et une petite fraction de la nation, demandoient des mesures vigoureuses et persévérantes ; tous les cœurs étoient animés du même sentiment, celui de mourir plutôt que de céder ; tous étoient réunis sous les mêmes drapeaux, ceux de la République.

CHAPITRE CXCV.

Chansonniers gagés.

On ne fait pas quatre pas dans les rues de Paris, sans trouver des baladins montés sur des tréteaux, qui, quand ils ont

attiré autour d'eux la multitude, par le son de quelques instrumens, entament ensuite un dialogue de leur composition. Ces moyens ne furent pas négligés pendant la révolution. On vit passer, par l'organe de ces vils histrions, toutes les maximes licencieuses de la démagogie.

Brisés par les tortures du régime révolutionnaire, nous entendions des chansonniers homicides, qui hurloient le soir dans le Palais-Royal : *A la Guillotine, Capet, à la Guillotine !* des furibonds, le sabre à la main, les accompagnoient. Ces mêmes chansonniers portoient sur des brancards, des hommes blessés à l'affaire du 10 août, défiloient dans le sein de la Convention en criant vengeance, dans leurs cantiques brutaux. On faisoit entrer dans des couplets, fort gais au gré de la populace, tous les noms qui entroient dans la composition de l'instrument fameux du supplice. Des expressions facétieuses étoient consacrées pour peindre le jeu de la planche fatale et la chûte des têtes

coupées. L'ironie amère accompagnoit la mort des condamnés, et des plaisanteries s'attachoient à toutes les fonctions et aux moindres mouvemens du bourreau.

Marat, Chabot, Robespierre, d'Orléans furent chantés par ces bouches publiques. Au 10 août ils étoient cachés dans des souterrains, en attendant l'issue du combat. Le chansonnier des carrefours les métamorphosoit en héros armés et combattant; car ils vouloient aussi être réputés braves.

On les a entendus faire gémir leurs violons d'éternelles complaintes sur le meurtre de Lepelletier de S. Fargeau: et quand le meurtrier se fût brulé la cervelle (à ce qu'on dit, mais ce que je ne crois pas) sur le lit d'une auberge dans laquelle on étoit entré pour se saisir de sa personne, les mêmes chansonniers évoquèrent toutes les furies des enfers pour le torturer; et un greffier du tribunal criminel, qui se nommoit *Páris*, n'osa

plus porter ce nom, et prit celui de *Fabricius*.

CHAPITRE CXCVI.

Soldats estropiés.

Ah ! quel est l'homme qui, sans être attendri, peut rencontrer dans les rues ces honorables blessés qui rappellent à la mémoire les terribles combats où ils se sont trouvés? On retrouve encore, sur les visages de ces jeunes héros mutilés, l'empreinte du courage qui les animoit dans les batailles : et si notre œil pouvoit pénétrer sous leurs vêtemens, combien d'autres blessures glorieuses il découvriroit encore !

Que d'hommes sans bras, sans jambes ! que d'hommes sans nez, sans menton, sans bouche ! L'on ne découvre par-tout que des traces hideuses des cruautés de la guerre. O détestables rois ! qui vous êtes ligués contre notre République naissante, croyant l'anéantir ; vous qui vouliez nous

asservir, et qui êtes entrés sur notre sol avec vos foudres impuissantes, vous êtes les auteurs de ces tristes mutilations ; l'humanité vous en accuse : mais que vous importe l'humanité, pourvu qu'un orgueil féroce cimente la couronne sur vos têtes !

Les voilà donc, ces soldats échappés au hasard des combats ! ils ont laissé dans les champs de la victoire la moitié d'eux-mêmes : arrêtons-nous par reconnoisance ; rangeons-nous, laissons passer cette jambe de bois ; tendons la main à cet aveugle, et ramassons la tabatière ou le mouchoir de celui qui a perdu son bras.

Il avoit été proposé que toute sentinelle porteroit les armes au passage de tout soldat estropié. J'ai regret que cette motion n'ait pas eu son plein effet. Quel républicain ne nourrit pas son patriotisme d'un nouveau degré de force et de courage, en voyant ces déplorables victimes de la vengeance aveugle des puissances coalisées, contre un peuple généreux ? Il a voulu détruire le gouvernement

honteux qui pesoit sur lui, et de lâches tyrans ont osé lui en demander compte; il l'a rendu, ce compte, à Turin, à Venise, à Rome, à Berne, à Mayence, à Amsterdam, aux portes de Vienne. Cette jeunesse mutilée me remet sous les yeux ces rapides et immortelles conquêtes. C'est en saluant le manchot, que j'aperçois le bras de son camarade, plantant bientôt l'étendard tricolor sur le sol Anglais. O pressentimens de la plus juste, de la plus mémorable des victoires, ne me trompez pas! Je n'ai jamais manqué de donner une marque de sensibilité ou de respect, à la vue de ces hommes estropiés, de ces guerriers que mon œil suit dans leurs mouvemens lents et pénibles, jusqu'à ce qu'il soit humecté de larmes.

Un mécanicien a fait des jambes de bois, d'une structure si simple et si heureuse, que lorsqu'elle est couverte d'un bas et d'un soulier, l'œil ne sauroit distinguer qu'elle est étrangère au corps qu'elle porte.

En général, une certaine hilarité n'a point abandonné le visage de ces soldats mutilés; et à une certaine mise décente, on reconnoît que la République veille sur leur entretien et sur leur nourriture.

Lorsqu'on entre dans la maison des Invalides, l'air, jadis infect, y est pur; les cuisines sont propres, et, d'après le régime républicain, sont communes. La révolution a apporté d'heureux changemens au régime intérieur de cet intéressant dépôt. Les gigots, les aloyaux ne tournent plus à triple rang de broches, pour les officiers seulement; la nourriture est égale pour tous, et voilà la bonne et bienfaisante égalité.

Les tables se composent de douze soldats; on leur sert le potage, un bouilli, un plat de légumes et une chopine de vin qui n'est point frelaté.

Des hommes robustes comme Hercule, portant d'à-plomb, et d'un bras où se prononcent les muscles et les veines bleues, des brancards chargés de plats, rap-

pellent ceux qui dans les triomphes d'Alexandre, portoient les vases et les instrumens de sacrifices.

Quand on visite cette immense maison, placée au nord, au milieu d'une plaine, et qui semble, par cette heureuse position, aspirer l'air pur des campagnes environnantes, on n'y trouve plus les belles statues de marbre des chapelles de l'intérieur; elles ont été descendues de leur base, rangées symmétriquement dans la cour du portail. Ces simulacres d'évêques offrent de loin, à l'œil du spectateur, l'image d'un concile. L'extérieur de cet édifice ne présente plus aujourd'hui que l'ombre de sa gloire première.

Son dôme, qui se perd dans la nue, conserve encore, en dépit du marteau destructeur des Vandales de 1793, des restes remarquables de son élégante et majestueuse attitude.

L'église est nue et tout-à-fait ravagée: l'autel, sur lequel s'élevoient six colonnes d'or d'une splendeur éblouissante, est

enseveli sous la poudre des démolitions. Des bonnets de liberté remplacent les fleurs-de-lys : il en a coûté des sommes immenses pour les effacer jusques dans les coins les plus élevés. On a appelé cette opération : *sans-culotiser le dôme royal.*

On ne verra plus de vénérables soldats, blanchis sous les armes, prier Dieu avec ferveur, et mêler à de pieux cantiques, le nom du fondateur de cet hospice.

CHAPITRE CXCVII.

Imprimeries.

Il n'y avoit autrefois que trente-six imprimeurs dans Paris; ils étoient privilégiés. La révolution a renversé ces absurdes priviléges. Qu'est-ce qu'une imprimerie? c'est mon écritoire, c'est celle de tout auteur, bon ou mauvais. Elles sont multipliées à un point étonnant; et l'imprimerie, après avoir fait tant de bien,

menace d'être épouvantablement funeste. C'est la pourriture de l'œuf : *corruptio optimi pessima.*

Mais, dira-t-on, comment faire une loi répressive ? Il n'y a pas de maison à Paris, pour ainsi dire, où il n'y ait aujourd'hui une presse, soit à la cave, soit au grenier ; et dans les mansardes, deux ou trois journalistes.

Vous pensez bien que tous les royalistes, tous les aristocrates, les encouragent à miner le gouvernement qui leur est odieux. Le gouvernement fait des miracles ; il faut nier les miracles.

Et quand ce régiment de folliculaires est introduit jusques dans la salle du corps législatif, et qu'il n'y a qu'une banquette qui le sépare des législateurs, comment ne se croiroit-il pas une puissance ?

En s'attribuant la puissance de médire, de satyriser, et de proclamer ses satyres soir et matin, n'est-ce point là une autorité dans laquelle on se complaît ? Comment la supposer illégitime ?

Le journaliste vous dira qu'elle est infaillible, et que par-là même elle devient irréprochable. Il ajoutera que, lorsqu'elle est avouée par la malignité publique, elle devient dès-lors souveraine.

C'est avec cette logique, que le journaliste s'est dit législateur; le législateur des rues, dont les décrets se publient dans les carrefours, et se promènent le long des ruisseaux. Quoi de plus authentique ! Qu'est-ce que la voix grêle qui parle à la tribune, auprès du Stentor qui éveillera tout un quartier? il a la proclamation dans toute sa force et sa plénitude.

Les journalistes feront le désespoir éternel des gouvernemens; ils n'ont plus à craindre qu'eux-mêmes, c'est-à-dire, le mépris où ils tombent par leurs propres excès : ils y ont marché à grands pas.

Il y a des pays où telle femme déclare qu'elle veut être courtisanne et fille publique : on lui en délivre une patente; et elle jouit de la liberté illimitée de se prostituer. Eh bien ! il y a deux classes

de journalistes : les uns qui cherchent la vérité, et veulent la dire, mais avec ménagement, et avec une sorte de respect pour le public et pour eux-mêmes. Pour que cette vérité devienne universelle, ils lui donnent une physionomie décente ; ils savent que c'est une certaine sagesse qui la fera adopter. Les autres précipitent leur plume et leurs assertions, affectent un style satyrique, même quand la nature ne leur en a pas donné le talent ; entassent la censure, le sarcasme, la raillerie, en confondant toutes ces nuances. Toute phrase leur est bonne, pourvu qu'elle soit caustique : la vérité, pour eux, est le gémissement de l'offensé. Envenimer les actions d'un homme public, c'est le faire marcher droit. Toute administration, toute autorité est tyrannique, dès qu'elle n'est pas parfaitement obéissante à leurs idées. Tout gouvernement est corrompu et assassinable, dès qu'il heurte leurs productions déréglées.

Il y auroit donc les journalistes sen-

sés, et les journalistes séditieux ; ils se classeroient d'eux-mêmes ; et le public, averti par l'enseigne, apprendroit qu'il y a autant de distance entre deux hommes qui écrivent périodiquement, qu'entre le chirurgien qui fait une opération anatomique, et le boucher qui découpe un bœuf.

Les excès de la presse ont duré jusqu'au 18 fructidor ; le scandale, sans avoir cessé, est diminué depuis cette époque, parce que le Directoire a le droit de mettre le scellé sur les presses anti-républicaines : mais le journaliste sans pudeur, recommence le lendemain avec une autre *écritoire*. Vîte, à ces écrivassiers, des diplômes d'infamie !

CHAPITRE CXCVIII.

Magasiniers.

Celui qui a dit le premier que les marchands avoient formé le projet d'*avilir*

l'argent, n'a cru dire qu'un bon mot, et a dit une vérité. Il est très-vrai que, soit faute de bras, soit faute de frein moral, les marchandises éprouvent une hausse telle, que les plus habiles observateurs n'en connoissent pas plus la cause, qu'ils ne peuvent en assigner le terme.

On conçoit comment les marchandises coloniales, telles que le sucre, café, poivre, indigo, coton, se soutiennent à une haute élévation; il y en a deux causes sensibles pour tout le monde; la dévastation des colonies, et la cherté des assurances.

Mais les denrées indigènes, comme le vin, l'eau-de-vie, l'huile, la laine, le papier, les grains et toutes choses que nous recueillons chez nous, que nous avons recueillies abondamment depuis trois ans, dont les magasins et marchés sont remplis, pourquoi augmentent-elles tous les jours? pourquoi ne peut-on plus le lendemain, compter sur les prix de la veille? A moins d'une grêle universelle, ou d'une sécheresse convenable, il falloit vingt ans

autrefois pour changer les prix convenus des denrées usuelles : il ne faut aujourd'hui que vingt-quatre heures et la volonté d'un magasinier de la rue S. Denis.

Voici de quelles couleurs Ovide peignit les rentiers de son temps :

. . . . Famem lapidoso vidit in agro,
Unguibus et raras vellentem dentibus herbas :
Hirtus erat crinis. . . .

« Elle vit au milieu d'un champ couvert de pierres, la famine qui arrachoit quelques herbes clair-semées avec les ongles et les dents. Elle avoit des cheveux hérissés et en désordre, » les yeux enfoncés et livides, le visage pâle, les lèvres noires, la bouche effroyable. Sa peau rude et pleine de ridés, laissoit voir des os qui perçoient de tous côtés. On auroit presque pu découvrir jusqu'au fond des entrailles. Sa poitrine avancée paroissoit ne tenir qu'à l'épine du dos ; et au lieu du ventre, on ne voyoit que sa place :

Ventris erat pro ventre locus !

CHAPITRE CXCIX.

Je suis un modéré.

A l'ombre des nuits, dans le silence, sous le secret, sans formalités, l'arbitraire, les haines individuelles, embastilloient les citoyens par milliers. Les arrestations se faisoient non-seulement à l'ombre des nuits, mais on les exécutoit avec les formes les plus dures et les plus humiliantes. Le comité de salut public avoit créé une infinité de dictatures en sous-ordre; et les citoyens dépouillés de tous leurs droits, malheureux, tremblans et muets devant leurs tyrans, comparoissoient devant un tribunal homicide, où les oreilles n'étoient frappées que d'un seul cri : *La mort ! la mort !*

On n'exagèrera point quand on dira que l'on a eu l'audace d'insinuer que les deux tiers de la France étoient des scélérats, et qu'il falloit exterminer seize

millions d'hommes pour rendre les autres libres.

Le tribunal révolutionnaire étoit l'amphithéâtre, qui, semblable à l'ancien, renfermoit les bêtes féroces chargées de l'exécution des sentences de mort. Et moi aussi, j'étois condamné aux bêtes ; car c'étoit l'être, que de tomber entre les mains de Fouquier-Tinville et de toute sa horde scélérate, et d'être incarcéré en attendant son tour.

Mais lorsque la nation française respire, que ses phalanges nombreuses se rallient autour de l'autorité qu'elle a librement élue ; que les ames s'épanchent, se dilatent, l'on a peine à prononcer le mot *modérantisme :* il n'a pas encore repris le rang que lui assure sa dignité !

Le voyageur se range pour faire place au torrent ; mais quand ce torrent, qui rouloit tous les forfaits, a cessé de couler, comment est-on encore frappé de respect pour l'antre des cannibales ? Combien les esprits étoient abattus,

puisqu'ils ont tant de peine à reprendre l'attitude convenable ! Relevez-vous avec moi, braves républicains, que je vous inspire le courage de vous montrer tous dignes enfin de la liberté ! Vous, destructeurs des trônes ; vous qui faites pâlir les tyrans de l'univers, pourriez-vous rester indignes des hautes destinées qui vous attendent ; pourriez-vous continuer de trembler devant ceux qui vous restent à punir ? Mais, direz-vous, ils vont crier au *modérantisme*. Qu'importe le mot, pourvu que vous soyez justes ? J'aime beaucoup le modérantisme qui me rend humain, tolérant, réfléchi : eh bien ! soit, je suis un modéré ; j'ai mérité la haine des grands patriotes du jour ; et en cela, j'ai recueilli selon mon vœu, car s'ils m'estimoient, je m'estimerois moins.

Quel calme ! quelle stupeur ! quelle léthargie ! le silence, le néant planent sur vous, républicains ; vous dormez, et la contre-révolution veille !

De la tyrannie de Robespierre il n'y

a d'éteint que le tyran ; son affreux système lui survit. On écrivoit ces mots à Robert-Lindet ; il n'y a pas répondu.

« Vous, couvert en partie du sang de la France ; vous, l'un des inventeurs du tribunal révolutionnaire, qui, le 10 mars, vous êtes chargé d'en présenter le plus odieux projet, qui vouliez ce tribunal sans aucune forme d'instruction et sans jurés ; qui, ce jour-là, fîtes rougir même Barrère, et vous attirâtes de sa part le reproche que vous effaciez le plus affreux des despotes ; vous, le compagnon, le valet, le défenseur officieux de nos bourreaux ; vous, qui avez déclaré que vous vouliez bien avec eux répondre de la mort des meilleurs citoyens, de celle de mes plus dignes amis, de celle du malheureux Lavoisier, dont le génie a éclairé, éclaire et éclairera long-temps les sciences, l'humanité, le monde ; de celle de l'illustre et respectable Malesherbes, dont la tête devoit être garantie par l'honneur national tout entier, si l'on

eût alors écouté la voix de l'honneur ; de celle de l'intrépide Beauharnais, du vertueux André Chénier, du sensible Roucher, des aimables et généreux Trudaine, etc. etc. ; de celle même de tant de femmes dont les charmes égaloient l'innocence, et qui n'ont pu être immolées à la fureur de nos discordes civiles, que par la plus exécrable barbarie : comment osez-vous encore parler, écrire, imprimer, menacer, je crois, penser, dire ou prétendre que vous puissiez être utile à qui que ce soit de bon, vous montrer, vous mêler d'affaires publiques ?

« Comment pouvez-vous regarder vos mains ? Tant d'ombres errantes ne secouent-elles point les rideaux de votre lit ? Tâchez de dormir !.... »

Les modérés ont fait une secte à part dans la révolution, autour de laquelle se rangeoit toujours le parti malheureux et le parti des indécis et des indifférens, c'est-à-dire, le plus grand nombre. Cette

secte auroit dû par-là toujours dominer, si la contraction terrible des passions dans les momens révolutionnaires, n'eût pas donné une action surnaturelle aux efforts du petit nombre.

Les modérés ont été odieux aux contre-révolutionnaires, lors seulement qu'ils obéissoient à la majorité, et qu'ils leur donnoient à croire qu'ils contribuoient par-là à la favoriser; mais ils ont été mille fois plus odieux aux révolutionnaires effrénés, parce qu'ils étoient une critique active de la conduite de ces furieux, et, sur-tout, parce que les révolutionnaires prévoyoient que les modérés seroient un obstacle à ce qu'ils s'emparassent un jour exclusivement de l'autorité dans la République, ce qui étoit, bien plus que l'amour de la patrie, le but de toutes leurs fureurs. Aussi les exaspérés révolutionnaires livroient-ils aux modérés une guerre bien plus terrible qu'aux contre-révolutionnaires; et les victimes les plus déplorables de la révolution sont-elles

dans cette classe méritante, estimée, et toujours étran gère à la vengeance.

Les modérés suivoient la révolution, mais ils ne la faisoient point : ils la suivoient, parce qu'ils voyoient bien que la corruption incurable de notre ancien régime l'avoit rendue infaillible, et qu'ils sentoient enfin qu'elle étoit dans la destinée : ils ne la faisoient point, parce que contribuer à une révolution qui doit faire nécessairement un nombre infini de malheureux, est une mission à laquelle jamais un homme probe ne se croira appelé.

Aujourd'hui que la révolution est faite, aujourd'hui que tous ces hommes énergiques et cruels qui ont servi la révolution, ou plutôt dont la révolution s'est servie pour se développer, aujourd'hui que tous ces hommes féroces ont été usés par la révolution elle-même, et qu'il ne reste plus que les exaspérés subalternes qui s'annullent toujours davantage par leurs efforts impuissans, c'est aux modérés à consolider un ouvrage qui

ne

ne doit plus être exposé aux agitations révolutionnaires, et qui doit être enfin ramené aux motifs purs qui l'avoient fait entreprendre.

C'est aux courageux modérés qu'on doit que la révolution n'ait point été portée au point de cruauté où toute la France n'a que trop appris qu'on vouloit la pousser ; car on sait qu'il ne s'agissoit pas moins que d'ensevelir sous les ruines de leurs héritages un tiers des habitans de ces belles contrées. L'opposition constante des modérés a éloigné, a ralenti, a réprimé ces massacres si atrocement combinés ; et lorsque la colère du peuple a commencé à se calmer, lorsqu'il a été lui-même consterné des horreurs où on l'avoit poussé dans son délire, les modérés ont saisi le moment où un nouvel excès alloit nous déshonorer encore, pour se soulever dans toute la République. Le peuple entier les a secondés, las et honteux de tant d'atrocités, et le 9 thermidor s'est accompli.

Le 9 thermidor, le 14 juillet, voilà les deux jours de l'unanimité du vœu des Français dans leur révolution. Le peuple a paru tout entier à tous deux : sa souveraineté y a été frappante et décisive. Et c'est de ces deux journées que nous devons tirer tous les résultats de la révolution.

Le 14 juillet, le peuple français a dit : Je veux être libre. Le 9 thermidor, il a dit : Je veux être juste ; et c'est la liberté et la justice qui doivent amener la révolution à son salutaire terme.

Ainsi, si les modérés se sont opposés aux massacres de tant de Français au moins imprudens, s'ils ont eu le bonheur d'en sauver un si grand nombre au 9 thermidor, leur rôle n'est point fini ; il faut qu'au nom de ces mêmes services, au nom de l'humanité toujours outragée, ils sauvent de la fureur des réactionnaires, tous ces hommes que leur exaltation avoit trompés : leurs chefs audacieux ne sont plus. Les libérateurs du 9

thermidor ne souffriront pas qu'une conspiration inverse embrasse un autre quart de la France dans des massacres non moins exécrables : ils ne souffriront pas davantage qu'un parti nouveau d'assassins mette des insensés au désespoir pour les faire insurger, et pour avoir ensuite des prétextes de les égorger.

Il est temps, sans doute, que la loi seule règne. Le peuple a besoin de repos. Ne doutez pas, agitateurs des deux partis, qu'il ne veuille absolument le repos, et qu'il ne vous force à le lui laisser. Si vous avez des haines, mettez-les aux pieds de la patrie. Vos parens, dites-vous, sont morts : ah ! combien n'est-il pas mort de citoyens généreux à la défense de la patrie ! Ont-ils mis à leur sang un prix inappréciable ? et n'y aura-t-il que le sang des victimes de l'intérieur qui occupera toutes les pensées et tous les souvenirs ? La bataille est gagnée : la victoire est à la masse ; voilà tout ce qui doit rester de nos violences ; tout le reste

est partiel et peut être oublié. On ne doit plus crier malheur à telle classe d'hommes, malheur à telle autre ! et tous les sentimens doivent se confondre, toutes les passions doivent s'absorber dans le cri unique et universel de *vive la République !*

Vous qui troublez aujourd'hui la République par vos vengeances, rappelez-vous avec combien de sincérité vous proférîez ce cri salutaire, lorsque nous vous avons ouvert les cachots au 9 thermidor. Vous étiez tous alors républicains ; et nous crûmes ce jour-là fonder véritablement la République en vous rappelant dans son sein, avec un sentiment si profond du retour de sa bonté. Est-ce vous qui l'avez fait, ce 9 thermidor ? N'est-ce pas nous qui avons senti le besoin qu'il avoit de pardonner et d'aimer, et qui avons si ardemment saisi le moment de son retour à la clémence ? Ne trompez donc pas des espérances fondées sur un pacte aussi sacré ; nous vous le demandons au nom du

9 thermidor. Il faut que la réclamation de ce jour heureux soit le mot talismanique qui anéantisse toutes les haines, et qu'on ne le prononce jamais entre des hommes divisés par des factions, sans les rendre à la justice et à la paix. Voilà ce que les modérés ont droit d'attendre de leurs concitoyens, qu'ils ont servis tour-à-tour, et voilà ce qu'ils obtiendront infailliblement de tous les Français qu'ils ont à si juste titre le droit d'appeler leurs frères et leurs amis.

Et qu'on remarque que le peuple intervient dans cette reconciliation, qu'il la demande, qu'il l'appelle, qu'il la veut. Il sait bien qu'il est intervenu dans les fureurs; il est comme cette amante forcenée qui, après avoir ordonné la mort d'un amant infidèle, crie à celui qui l'a servie, qu'il ne falloit pas l'en croire. Il est comme Alexandre, qui, après avoir tué un ami dont la hauteur l'avoit humilié, revient à sa générosité et à sa vertu naturelle, en faisant éclater tout son repentir et tout

son désespoir. Mais il faut savoir lui tenir compte de ses regrets, et ne pas pousser trop loin des excès qui l'attaquent lui-même, et qu'il ne peut que condamner encore. Ecoutez donc, agitateurs des deux partis, la voix des *Modérés*, et soyez convaincus que tous les esprits sont las de tous vos retours à la haine et à la cruauté; qu'il est temps que vous oubliiez, s'il est possible, vos délires et vos fureurs, et que le jour qui doit mettre un terme à tous les excès, car il faut bien que tout finisse, est arrivé.

CHAPITRE CC.

Le Russe à Paris.

Il va, il court, il se faufile par-tout; il écoute, il est souple et poli, il n'a point d'accent qui puisse le faire reconnoître; il écrit tous les soirs ce qu'il a entendu. Je l'ai rencontré, je l'ai déconcerté d'un mot : il faut qu'il soit bien payé, car il

croit à son empereur comme un dévot Musulman croit à son Mahomet.

De tous les cabinets de l'Europe, le cabinet de Russie est, sans contredit, celui qui, dans cette tourmente générale, a montré le plus d'adresse, et gagné le plus d'influence. Remarquez que c'est l'impératrice qui a manifesté le plus de haine contre la Révolution française, et qui a fourni le moins de contingent dans la guerre que cette haine a provoquée.

Depuis six ans, ce sont tantôt des flottes nombreuses qui sortent d'Archangel, tantôt des armées puissantes qui vont franchir la Dwina : mais rien de tout cela n'arrive ; et tandis qu'on attend l'effet de ces menaces, l'avisée princesse s'arrondit en Pologne, et continue tranquillement ses préparatifs contre la Turquie.

Mais si elle met infiniment d'économie dans les secours effectifs qu'elle ne cesse de promettre à ses alliés, elle n'en met aucune dans les manifestes, déclarations et dépêches qui, du fond de sa chancel-

lerie, vont alimenter le feu de la guerre jusqu'aux extrémités méridionales de l'Europe.

Elle vient de donner une nouvelle preuve de cette double politique, dans l'annonce de soixante mille hommes prêts à marcher, lesquels ont soudain reçu un contr'ordre.

Les trois quarts et demi des Parisiens, qui ne connoissent pas plus la Russie que la Chine, s'alarmèrent de cette annonce; mais, comme tout est passager dans cette grande ville, ils tombèrent dans une autre extrémité: ils regardèrent la Russie comme ne faisant point le plus petit poids dans la balance politique. Les troupes russes seroient aux portes de Paris qu'ils n'y croiroient pas.

On conseilloit naguère aux émigrés français d'aller conquérir le Canada, mais on ne leur disoit pas où ils trouveroient des trésors et une flotte pour opérer cette conquête. Pour nous, qui savons qu'on ne fera jamais d'un émigré, un aventurier,

un flibustier, nous leur donnerons des conseils plus assortis à leur *couardise*, à leur lâcheté.

Les émigrés ne trouveroient ni un roi, ni une cour au Canada; dirigeons plutôt leur marche pardevers ce monarque du Nord, qui a des entrailles de père pour ces grands *exterminateurs*, qui lui communiqueront, en échange de ses bons et loyaux services, le secret de fondre comme un aigle sur la France, et d'avaler vingt-cinq millions de *républicains* aussi lestement qu'un rentier avale son potage. Ce Benoît, empereur de Russie, comme il les choie, messieurs les émigrés! comme il s'empresse de les mettre à la tête de ses armées, et de leur assigner les places les plus éminentes!

Républicains philosophes, vous pensez que le temps des miracles est passé, demandez à Condé ce qui vient de lui arriver à la cour de son ami Paul. Émigrés de toutes les couleurs! s'il en est qui aient échappé à la vigilance de *Sottin*, et aux

recherches de *Tissot*, redressez les oreilles, et écoutez. Paul, empereur de son métier, avoit donné un dîner magnifique aux seigneurs de sa cour, parmi lesquels étoient des émigrés de haut-parage, et entr'autres, monseigneur le prince de Condé. Le dîner fut extrêmement gai ; on avait arrêté d'écarter la politique de la conversation, et de ne s'occuper que des plaisirs de l'ancienne cour de France. On étoit au dessert, quand Condé laisse échapper un long soupir, qui, par un effet du magnétisme, vient ébranler les fibres sentimentales de l'empereur.

« Monseigneur, dit Paul, vous regrettez la marmite des Egyptiens, n'est-il pas vrai ? Le parc, les jardins, les avenues, les salons, les meubles de Chantilly vous trottent dans la tête » ? Condé répond par un second soupir qui porte la *componction* dans toutes les ames. « Eh bien ! dit Paul, je veux vous mener à Chantilly ». Ces dernières paroles électrisent tous les émigrés présens au festin ; ils portent simultané-

ment la main à la garde de leur épée : *Vivat ! vivat !* s'écrient-ils ; allons, qu'on donne le signal du départ, et en un clin-d'œil nous fondrons sur Paris, et là, nous ferons une déconfiture des deux Conseils ; nous exterminerons le Directoire..... nous..... nous..... — Modérez un peu cette ardeur chevaleresque ; je n'ai point promis de conduire *Monseigneur* à Paris, ajoute Paul ; je ne veux pas aller jusque-là (nous le croyons bien), mais à Chantilly. Prenons le café et la liqueur, et nous nous rendrons au château ».

Des coursiers impatiens transportent, dans un char doré, le monarque et sa cour, au milieu d'un vaste parc. Des avenues laissent apercevoir, dans le lointain, un château magnifique. Un cri d'admiration se fait entendre : c'est Chantilly ! c'est Chantilly ! .... Condé ne se possède pas ; il retrouve son ancien château, ses jardins anglais, ses bosquets, ses boudoirs, ses meubles, ses tapisseries, ses tableaux. Paul s'est procuré à grands frais les dessins de

tous ces objets, et il a prodigué des millions pour l'exécution de cette féerie d'un nouveau genre.

L'on s'est amusé à Paris de cette fable pendant trois jours; elle a servi à mystifier quelques vieux personnages portant jadis livrée : je parle de celle que l'on endossoit alors sans honte; je parle des soupeurs chez le prince; il nous en reste encore. On aura peine à les désabuser. Ne faut-il pas que, pour la belle réception à Chantilly, et du comte et de la comtesse du Nord, l'empereur de Russie traite en camarade le Condé *sans terre*, et lui assigne quelque chose qui ressemble à une couronne ? O profonde diplomatie des anciens valets de cour !

CHAPITRE CCI.

Tiers parti.

Ce qui paroît clair aujourd'hui, c'est qu'entre les royalistes et les terroristes,

il se trouve un tiers parti qui ne veut pas plus des uns que des autres, et qui les combattra toujours avec une égale intrépidité. Ce qu'il y a de sûr encore, c'est que peu importe aux royalistes sous quelle forme ils doivent apparoître sur la scène, pourvu qu'ils étouffent la République dans son berceau; d'où l'on peut conclure qu'entre eux et les terroristes il n'y a pas une si grande différence, qu'on ne puisse les confondre, et les croire réunis par un pacte secret.

Les hommes qui ne voient que les apparences, peuvent croire au retour de la terreur, mais son talisman est brisé. La seule terreur qui soit à craindre aujourd'hui c'est la cruelle, c'est l'inévitable vengeance des royalistes, si jamais ils revenoient vainqueurs. Dans quels flots de sang ils voudroient laver leurs injures! avec quelle perfide adresse ils parviendroient à balayer de toute la France ce qu'ils appellent les ordures républicaines! Robespierre, les satellites de Robespierre,

étoient de grands scélérats ! ! ils nous ont fait prodigieusement de mal ; l'horreur qu'ils nous inspirent est bien vive ! ! ! ! Faut-il l'avouer ? les royalistes seroient pires encore ; ils seroient bien plus cruels, parce qu'ils verseroient un sang qu'ils méprisent, tandis que les autres frémissoient en versant le pur sang qu'ils outragoient ; ils seroient plus cruels, parce qu'à leurs motifs communs de parti, se joindroient les irritations de l'orgueil le plus implacable ; ils seroient plus cruels enfin, parce qu'ils y mettroient plus de formes légales, plus d'enchaînement de causes, plus d'apparence de justice : ils se souviendroient, au bout de trente ans, qu'un tel fut républicain ; ils dresseroient des chiens pour aller les reconnoître, et les saisir jusqu'au fond des caves, et jusqu'aux pieds des Pyrénées.

Ce qui trompe aujourd'hui les bonnes femmes et les bourgeois de Paris sur leur situation, c'est qu'ils s'imaginent que l'ancien régime reviendra tout d'un coup avec toutes ses douceurs ; le pain mollet, à deux

sous ; la tasse de café au lait, à six sous ; la viande, à huit sous, etc. etc. Pauvres gens ! ce bon temps ne reviendra que pour vos enfans, quand même vous auriez un roi ; il ne faut plus compter que sur la tranquillité et sur l'abondance qu'amèneront des lois républicaines. Un roi ne paroîtra désormais au milieu de vous, qu'escorté de tout l'appareil formidable de la guerre. Sa garde sera composée d'étrangers, prévenus contre vous ; son palais sera défendu par des tours et des canons ; vos sueurs, vos travaux, vos trésors et vos enfans, lui appartiendront.... Chaque jour, de nouveaux supplices vous rappelleront vos crimes et votre esclavage. Paris, cette ville coupable, ... ne verra plus ni seigneurs brillans, ni cours souveraines, ni clergé opulent. Son commerce de consommation suivra la cour du prince. Ses hôtels et ses monumens tomberont en ruines. Ses plus riches habitans fuiront une terre maudite, qui ne produira plus que des ronces et des épines.

Voilà le sort qui vous attend, malheureux, qui appelez un roi. Et vous, cruels anarchistes, qui ne voulez secouer les bases de la société et du repos public, que pour commettre impunément les brigandages qui vous furent toujours si chers, fuyez ou taisez-vous ; on connoît votre logique et vos inclinations bicêtriques. Voici l'esquisse du tableau qu'on a fait de votre exécrable commune municipale de Paris, et vous n'avez, non plus qu'elle, changé de physionomie.

« Là se réunissoient les idées les plus incohérentes qui aient déshonoré le cerveau humain ; et qui passoient pour un système de démocratie digne du peuple Français !!.. Là, les mœurs abjectes, le langage corrompu, les appétits brutaux, sortis des cloaques les plus impurs, les plus bicêtriques, étoient regardés comme le signe d'un patriotisme ardent. »

CHAPITRE CCII.

Saint-Firmin.

Maison religieuse où furent massacrés impitoyablement presque tous les prêtres qui y étoient détenus. Henriot, qui avoit fait ses premières armes dans les massacres de septembre, ne quitta cette maison que quand il n'y eut plus de meurtres à commettre. Quand il en sortit, il étoit à demi-nu, couvert de sang, et le fer à la main. J'ai connu un de ces malheureux prêtres, qui, se trouvant dans les privés, s'y tint caché; et interpelé de descendre, il dut sa vie à ces mots: *Je vais à vous, citoyens; je me dépêche.* Cette résignation naïve le fit oublier.

Ainsi, dans cette muette cité, il y eut plus d'un foyer de boucherie humaine. Tous les sens frémissent d'horreur; et cependant ce systême de barbarie, ce projet d'égorgement dans les prisons a duré

long-temps ; et des hurleurs de liberté ont reproduit les mêmes plans, et ne se sont jamais démentis.

Ah ! si Charlotte Corday avoit su tirer son poignard au sein même de la Convention, et non au domicile de Marat, la postérité lui décerneroit une palme plus belle encore et plus verdoyante. Quand cette femme extraordinaire fut conduite au supplice, sa marche fut un triomphe. Tous les hommes sensés ou sensibles, se représentoient, d'un côté, cet énergumène qui ne jetoit jamais que le cri d'une bête féroce, immolé pour ses crimes ; et de l'autre, cette héroïne victorieuse, tranquille sans affectation, et donnant sa vie avec joie : satisfaite du grand exemple, elle sembloit pressentir les éloges de la Muse de l'Histoire.

Le buste du monstre étalé, placé, promené par-tout, devoit bientôt tomber : celui de Charlotte Corday, déja érigé dans tous les cœurs républicains, placé avec honneur au-dessus de la table où j'écris,

sera environné de tous les rayons de la gloire que dispense sur le globe l'ami de l'humanité.

Ceux qui embaumèrent le *cœur de Marat*, qui le déposèrent dans une urne sépulcrale, qui l'exposèrent à la vénération de ses fidèles, qui le comparèrent à un dieu, se réjouirent intérieurement de sa mort; ils s'en réjouirent, parce qu'elle devint le prétexte pour noircir davantage les vrais amis de la liberté, et les massacrer avec plus de facilité. L'apothéose d'un Marat! cela est-il croyable? sur-tout après le 9 thermidor! C'est bien là la preuve que les sanguinocrates se succèdent les uns aux autres, et qu'après s'être égorgés entre eux, ils ont soif du sang qui ne leur ressemble pas, tout comme de celui qui leur ressemble.

CHAPITRE CCIII.

Fête du 10 thermidor an IV.

Si le nombre et l'éclat des voitures, si la réunion des femmes les plus élégantes, des jeunes gens les plus merveilleux, et des chevaux les plus fringans; si une foule de spectateurs formant une longue procession de Paris jusqu'au Champ-de-Mars, et garnissant les talus dans toute leur étendue; si tout cela, dis-je, peut donner l'idée d'une fête brillante, *quoique sans festin*, l'ordonnateur de celle du 10 thermidor peut se flatter d'avoir réussi.

Qui eût pensé, en voyant tant de richesses prodiguées sur les chars et sur les femmes, et tant de gaîté répandue sur les visages, que nous étions encore en guerre avec un tiers de l'Europe, que le sang couloit à la frontière, et que le trésor national étoit épuisé?

Qui eût dit, en considérant cet immense rassemblement de soldats, de

chevaux, de cabriolets, de femmes, de jacobins, de royalistes et de républicains, tous se touchant sans se heurter, se heurtant sans se renverser, ou se renversant sans se tuer ; que c'étoit ce même peuple, ivre de sang et furieux de carnage, qui s'égorgeoit il y a deux ans, et qui s'égorge peut-être encore en ce moment à Marseille? Peuple léger, frivole, inconséquent, mais point méchant, mais bon, lorsqu'il est lui-même, lorsqu'il n'est pas, entre les mains des factieux, l'instrument d'une vengeance, ou l'objet d'une effroyable spéculation ! je le vis hier dans ses goûts, dans ses habitudes, dans son véritable élément. Du repos, *des fêtes et du pain*, voilà ce qu'il demande ; et voilà tout ce qui déconcerte tous les Numas d'anti-chambre, qui veulent à toute force en faire un peuple guerrier, jaloux, inquiet, un peuple de Spartiates, toujours en guerre avec l'univers, et se contentant dans ses foyers, de se frotter le corps d'huile, et de manger du brouet noir.

Il me fut permis d'entrer au Champ-de-Mars : les élus seuls y pénétroient avec des cartes ou sans cartes, mais toujours guidés par un ou deux généraux, dont il ne manquoit pas, à qui les piétons auroient desiré plus d'adresse à conduire leurs chevaux, et moins d'ardeur, pour ne pas dire plus, à repousser ceux qui n'avoient pas l'honneur de leur appartenir de près ou de loin.

En général, l'ordre manquoit, ou par la faute des chefs, ou par l'insolence de leurs employés. Le peuple, impatienté d'être toujours repoussé, et de n'être jamais appelé aux fêtes que pour les voir de loin, força la garde, et fit trois ou quatre trouées dans l'enceinte. Les courses, au reste, ne méritoient pas tout ce brillant appareil ; elles furent aussi mesquines que notre inexpérience dans ce genre peut aisément le faire supposer. C'est le fils d'un maquignon qui a remporté le prix de celle à cheval.

Du Champ-de-Mars je me rendis aux

Champs-Elysées. C'étoit un autre spectacle : on eût presque dit un autre peuple, si la danse, si les jeux, si les chants, n'eussent également rappelé sa légère insouciance et son aimable frivolité.

Mais il n'y avoit plus ici de ces femmes brillantes de graces et de parure, il n'y avoit plus ni chevaux anglais, ni élégans à *parole numéraire :* c'étoit la simplicité bourgeoise, c'étoit le peuple ouvrier, le peuple rentier, le peuple par excellence, assis sur l'herbe, mangeant des cerises et des échaudés, ou se promenant gaîment autour de la charmante enceinte de guirlandes, de lanternes et d'artifices, que *Ruggiery* achevoit de décorer.

L'illumination ne fut complète que fort tard ; elle fut lente à se former ; mais les spectateurs, occupés de leurs jeux, n'avoient l'air ni de s'ennuyer, ni de s'impatienter.

L'obscurité de la nuit, la douceur de l'air, le mélange des groupes, la disposition des esprits, le bruit des danses, la

magie des arbres, tout favorisoit les doux entretiens, et sembloit encourager les épanchemens et la gaîté.

Il étoit près de onze heures quand on tira le feu d'artifice. On connoît tous les talens de Ruggiery pour ce genre de spectacle pyrrhique, dont les Parisiens sur-tout sont si curieux; on n'eut à reprocher à celui-ci que d'avoir été trop bref, et peut-être aussi à l'auteur de n'avoir pas élevé son foyer assez haut.

Le tableau de l'enceinte entière, tout en feu par l'incendie des poteaux et des guirlandes qui la composoient, fut extrêmement brillant, et n'eut, comme en général toutes les choses brillantes, qu'un moment trop court d'existence; et c'est dommage, car à voir les regards fixés sur cet objet, long-temps après qu'il fut disparu, on pouvoit deviner tous les regrets qu'il avoit laissés.

Quand chacun fut bien assuré qu'il n'y avoit plus rien à voir, on songea à se retirer. Mais il arriva ici un très-plaisant

événement

événement, que l'éclat du feu dont on venoit d'être ébloui, peut seul expliquer; c'est que personne ne reconnut plus son chemin : les uns s'en alloient au bois de Boulogne pour gagner Paris; les autres alloient du côté de la rivière, croyant marcher vers le Garde-Meuble. On erroit à l'aventure, en se demandant réciproquement sa route. Tout le monde avoit l'air égaré. On se frotta les yeux, on se reconnut, et il n'en résulta pas d'autre inconvénient.

Nous ne finirons point cet article sans citer, entre beaucoup d'autres preuves dont nous avons été témoins, de l'harmonie et de la bonne amitié qui a régné constamment dans cette fête nocturne, et qui sembloit, de tout Paris, ne faire qu'une seule famille, le trait suivant: il ne sera pas déplacé dans le journal des mœurs :

Trois ou quatre mirliflors, du nombre de ceux que nous avions vus caracoler au Champ-de-Mars, et qui s'entendent à manier un cheval, à-peu-près comme ils

savent respecter les femmes, traversoient une plate-bande jonchée de jeunes filles à côté de leurs mères et de leurs petits frères, et de quelques soldats qui n'étoient pas en faction : ils traversoient, dis-je, en se lançant niaisement sur leurs hanches, et en chantant les chansons les plus ordurières. Un soldat s'avance au-devant d'eux, et, d'un ton aussi calme qu'honnête, leur dit : « Citoyens, ce n'est pas au milieu de femmes honnêtes et dans un rassemblement de famille, mais au b.... qu'on chante de pareilles chansons ». Les étourdis n'en voulurent pas savoir davantage, ils se sauvèrent en courant.

CHAPITRE CCIV.

Le bâton à deux bouts.

C'est celui dont s'arment les royalistes, avec beaucoup de dextérité : il se termine d'un bout par un poignard vendéen, et de l'autre, par un tranchet de savetier,

aiguisé par Babœuf ou Antonelle. On le distribue lors des assemblées primaires ; et ce seroit être très-imprudent que de ne témoigner que du mépris sur les doubles manœuvres de certaines gens à double face, qui caressent d'une main et assassinent de l'autre ; qui se réservent, dans toutes les crises, des portes de derrière ; qui tantôt flattent, tantôt déchirent le parti vainqueur.

Lorsqu'on est ennemi des fripons, des tyrans et des sots, il est difficile de passer à travers d'eux sans être froissé : de là, ces portraits si divers sur le même homme, d'après les salons où l'on parle de lui. Les patrons de la dissolution politique savent qu'à défaut des armes de la raison, le mensonge et le dol ont plus d'une fois séduit les caillettes de Paris. Ils savent encore qu'à force de répéter avec une constance et une impudence infatigable leurs calomnies, ils parviennent, d'une part, à les insinuer ; de l'autre, à forcer à des justifications tou-

jours fatigantes pour le public et celui qui en est l'objet.

La surveille du 13 vendémiaire, indépendamment de mes adresses, je faisois tout pour dissuader les Parisiens de marcher contre la Convention. Je leur disois : Avez-vous un gouvernement tout formé, et qui soit le rouage de la machine politique ? vous n'aurez point de farine le lendemain de votre belle équipée : voulez-vous manger vos plâtras ?

Il fut dit dans toutes les sections de Paris, que Mercier, représentant du peuple, avoit dit publiquement, que la Convention feroit manger aux Parisiens leurs plâtras.

Ma tête fut proscrite ; le portier de ma maison étoit gagné, et l'on n'attendoit que le signal, pour faire de moi et de mes proches les premières victimes de la fureur populacière.

J'avois su combattre le despotisme dans ses jours de triomphe. J'affrontais la mort pour dire aux sections qu'elles

seroient rebelles, si elles faisoient un pas.

CHAPITRE CCV.

Parchemin-monnoie.

Le dogme de la souveraineté nationale fut confirmé d'une manière assez plaisante, car il fut un temps où chaque particulier se croyoit en droit de battre monnoie. La disparution du numéraire avoit donné cours à une foule de billets de petite valeur, émis par d'obscures maisons de commerce. Les épiciers, les limonadiers écrivirent leurs noms sur des petits morceaux de parchemin, et voilà du numéraire ! Le délire fut poussé jusqu'au dernier excès. Chacun fit son écu.

Une maison, dite de *secours*, écrasa ceux qu'elle avoit secourus, par une faillite considérable. C'étoit encore au milieu de la pénurie du trésor public, et de la rareté des objets de première né-

cessité, qu'on agitoit la grande question de la garde départementale.

On ne vit jamais rien de tel dans le monde politique. Une Convention nationale, convoquée dans la crise la plus effrayante, et appelée pour parer à une dissolution totale, n'avoit aucune force physique quelconque, et étoit exposée aux outrages des sections et aux poignards des assassins. Une municipalité tenoit tout le pouvoir, et se gardoit bien de réfréner les provocateurs au meurtre : elle fatigua, elle menaça, elle attaqua même tous les députés des départemens, avec insolence et succès. Le parti d'Orléans, encore incertain à cette époque, se rangea du côté du crime et de l'audace ; et se séparant tout-à-fait de la Gironde, prépara le règne de Robespierre. Louvet, qui l'avoit constamment deviné, dressa contre lui un acte d'accusation, qui fut malheureusement rejeté. Le ministre Roland fut en butte à tous ces cruels anarchistes. Pache, le plus

fourbe des hommes, se jeta dans tous les complots ténébreux, et donna la main à Marat et au duc d'Orléans. La demande de quinze mille livres que le premier avoit faite au second, après les massacres de septembre, en dit assez.

Ah ! si l'expulsion de Philippe d'Orléans et de ses fils avoit eu lieu, ainsi que le vouloient la sagesse, l'éloquence et la vertu, que de crimes et de malheurs épargnés à la France ! La force du parti d'Orléans fut dans toute cette monnoie de parchemin qu'on distribua de tous côtés ; et quoiqu'elle fût de courte durée, elle devint un ferment d'agitations populaires, qui prirent chaque jour un caractère plus effrayant.

CHAPITRE CCVI.

Henriot.

Il avoit bien choisi son chef, dans la personne de Henriot, le parti Jacobin :

audacieux brigand, associé à toutes les manœuvres des députés brigands. L'histoire de nos désastres offre la physionomie de ce commandant-général, nommé par le conseil révolutionnaire de la commune, sous un jour aussi neuf qu'épouvantable. Domestique d'un procureur, commis aux barrières, chef de la force armée, on le vit, au 2 juin, donner des ordres pour tirer le canon d'alarme; il enveloppa toute la Convention, et peu s'en fallut qu'il ne fît tirer le canon sur elle. Il est certain que les ordres en furent donnés : j'étois présent, et je vis toutes les dispositions hostiles.

On peut justifier, pour ce jour-là, les habitans de Paris; ils marchèrent sans savoir où ils alloient; ils ne vouloient point écraser le côté droit. Toute l'autorité avoit passé à la commune; c'est elle qui faisoit les lois et les exécutoit. Appelés aux armes, au bruit de la générale, du tocsin, du canon d'alarme, les Parisiens, dignes encore de la liberté, ne

se prêtèrent point aux féroces insinuations des démagogues.

Pendant tout le jour, la Convention fut entourée de près de 80,000 hommes, ignorant la plupart pourquoi on les avoit rassemblés. La Convention, cette puissance formidable qui avoit fait la faute inconcevable de donner la force armée à son ennemie, n'étoit plus qu'un corps atténué, à qui il ne restoit aucun moyen de résistance. Il n'y a pas de doute que si les véritables citoyens de Paris, qui étoient alors sous les armes, eussent été instruits de toutes les ruses machiavéliques, cette journée ne se fût terminée d'une manière différente.

Je le répète : Paris ne fut point coupable ce jour-là ; il n'avoit soif d'aucun sang. Les habitans de cette grande ville furent stupéfaits le lendemain, et ne pouvoient comprendre comment on les avoit fait servir à la destruction de la seule autorité qui devoit les protéger. Le parti Montagnard tourna ce grand mou-

vement à son profit, et avec une si profonde habileté, que je ne saurois, moi qui le connoissois, l'attribuer qu'au hasard. Je les ai vus trembler, frémir, se regarder comme perdus; et le lendemain, interprétant en leur faveur l'aveugle insurrection du peuple, ils marchoient sur nos têtes.

Quel jour incompréhensible ! le balancier pouvoit pencher du côté droit; et combien n'eût-il pas alors prévenu d'atrocités ! combien n'eût-il pas épargné de honte au nom français, à l'espèce humaine elle-même !

Hélas ! il étoit dit que notre courage et que notre intrépidité seroient vaincus ce jour-là, car nous ne cédâmes point sans combat; et ce ne fut, dans la suite, que l'espoir de sauver nos vingt-deux malheureux collègues, qui enchaîna notre langue et nos bras. Je le dis comme témoin : nous fûmes trompés, déçus, amusés, perfidisés; nous ne crûmes jamais à cet excès d'audace : nous crûmes

qu'ils ouvriroient les yeux pour leurs propres intérêts. La démence et la férocité de la commune achevèrent de tout perdre ; et quand Chaumette dénonçoit un grand acte de fédéralisme qui avoit eu lieu dans quelques sections, et ce fédéralisme, qui pourroit le croire, c'étoient les processions ! Quand nous entendîmes le même Chaumette dire : Nous ferons aussi des fêtes civiques ; nous célébrerons le 31 mai ; le peuple sera notre dieu ; il ne doit pas y en avoir d'autre ; nous ne crûmes jamais que la Convention s'endormiroit dans ces extravagances, et qu'elle s'éveilleroit pour frapper le crime et la folie. Mais non, on popularisa Henriot, on le choisit pour protéger la constitution de Hérault de Séchelles, celle de 1793, ce code si ridicule, si anarchique, qu'il est constant que ses auteurs n'ont voulu en faire qu'un leurre, pour appaiser toute la France soulevée contre eux et contre leur horrible conduite.

C'est après avoir usé de ce stratagême

impie, que les bourreaux de la nation, qui nous avoient endormis avec elle, déchaînèrent tout ce qu'il y avoit de vil et d'atroce, contre ce qui avoit des idées de justice et de liberté.

L'amour de la patrie nous porta à ne point jeter dans les départemens la protestation suivante, que je joins au mémoire justificatif que le parti Montagnard n'a pu effacer, ni sous les verroux, ni dans le sang.

CHAPITRE CCVII.

Fourniturіers.

Si l'homme le plus désintéressé ne peut s'empêcher quelquefois de jeter un regard de convoitise sur les méprisables richesses des fourniturіers, qu'il songe que ce vil égoïste, que ce dilapidateur criminel, s'avancent vers les jours de flétrissure; que leurs noms seront connus et livrés au mépris universel. Ils sont bien odieux, ces

conspirateurs soudoyés de l'or de l'étranger, qui nous abreuvoient d'ignominie, et qui buvoient notre sang: eh bien ! leurs projets de meurtres et de dévastations seront moins détestables que ces projets de rapine, de vol et de brigandage, en ce qu'ils ont un caractère de lâcheté et de bassesse, qui appelle l'infamie. Les grands assassins séront moins exécrés que ces voleurs, enfans de la crapule, qui, sous un front hypocrite, ont dissout, dans la fortune publique, toutes les fortunes particulières. Le pillage a quelque chose de plus honteux que la violence. La fatale charrette est déja prête; les cordes, pour me lier les mains derrière le dos, sont déja préparées; le funeste couteau est déja en l'air, et ne tient qu'au jeu d'un petit verrou; la mort n'a qu'un instant ! mais, périr par le froid et barbare calcul d'un tranquille spéculateur, lui voir ordonner mon trépas et celui de mes concitoyens, lui voir manger les entrailles de la République ! non; cet homme insolent

et vil, ce fourniturier sans pudeur, il deviendra l'horreur et la honte de la postérité la plus reculée ; et toi, Justice, qui tôt ou tard lèves ton glaive, ne laisse pas échapper un tel coupable ; saisis-le au milieu de ses exécrables richesses, il a conspiré contre tous ; qu'il dégorge, et qu'il soit ainsi puni ; car le genre de mort qui a frappé les vrais républicains, est trop glorieux pour peser sur sa tête.

J'ai voulu substituer le mot *fourniturier*, à celui de fournisseur, pour désigner les fournisseurs escrocs, larrons et punissables.

CHAPITRE CCVIII.

Toast.

Depuis quelque temps les journaux et les salles à manger retentissent de toasts. On ne fait plus de *réunion* (ce mot veut dire, en langue nouvelle, grand repas), sans porter des santés à la jus-

tice, à l'humanité, à toutes les républiques, au beau sexe des deux hémisphères. Celui-la est-il galant ?

On porte des santés à la Constitution de 1795, au 9 thermidor et au 14 juillet.

On porte des santés aux armées d'Italie, aux armées d'Allemagne, et à leurs chefs.

On porte des santés à la paix universelle.

Cet usage, servilement copié des Anglais, est également adopté par les exclusifs et les royalistes. Mais comme les toasts sont multipliés, il en résulte quelquefois une autre ivresse que celle du patriotisme.

Je suis fâché que nous soyons, en cela, les singes de l'Angleterre. J'ai vu porter des santés devant les images des vingt-deux députés assassinés : falloit-il donc des toasts pour exciter en ce moment la sensibilité des convives ?

Les royalistes, dans ces fêtes, sont toujours plus sobres que les Jacobins. Vous les reconnoîtrez à un certain flegme, à une concentration que n'a point l'ancien Mon-

tagnard : il est franc dans ses vices, comme il l'a été dans ses crimes.

On conçoit facilement comment, sous le règne de Philippe-Auguste, un chevalier pouvoit boire et s'enivrer d'amour pour la victoire et pour sa maîtresse ; mais dans un temps, et sur-tout dans un pays où l'on avoit laissé ces libations aux francs-maçons, j'ai vu adopter, avec quelque peine, cette coutume d'aligner ses verres, de les lever en cadence, et de charger, en cérémonie, son estomac, en l'honneur de gens et de choses qui sont loin de nous, et pour lesquels on ne peut ressentir une affection sincère.

Ne sommes-nous pas sortis de notre caractère, en suivant cette mode britannique ? J'aurois voulu que nous eussions trouvé quelque chose de neuf, et qui appartînt plus spécialement au génie français. Nos ancêtres trinquoient : bon cela ; quand les regards se croisoient ainsi, les cœurs se touchoient. Mais boire à des êtres métaphysiques !

C'est une étude aujourd'hui, que la composition de tous ces toasts. La diction en est vue, revue, corrigée; on pèse les paroles et les syllabes; on y met une importance sérieuse; ce qui ne s'accorde guère avec la gaîté de la table. Mais le Français fera toujours sérieusement les petites choses, et sera léger et leste pour les grandes.

L'inventeur d'un toast se fait célébrer le lendemain dans tous les journaux; et le plagiat le plus impardonnable, seroit d'avoir tenté de ravir à autrui une gloire personnelle. Il n'y auroit pas assez d'affronts pour le coupable plagiaire.

CHAPITRE CCIX.

Tailleurs de plumes.

Il n'y a personne qui n'ait eu à se plaindre, soit de l'insolence, soit de l'ignorance, soit de la multitude des commis employés dans les bureaux à tailler

des plumes, et à obstruer la marche des affaires.

Jamais la bureaucratie ne fut portée à un point plus exagéré, plus dispendieux, plus fatigant. Jamais les affaires n'ont autant langui, que depuis la création de cette armée de commis, qui sont, au travail, ce que les valets sont au service. Les consignes, les réglemens, les enregistremens, les formalités de toute espèce, ont été multipliés avec tant de profusion et si peu de discernement, que bien des gens, dégoûtés d'attendre leurs pensions et de solliciter leurs affaires, ont pris le parti d'y renoncer.

Cette manière d'administrer par les agences, les commissions, les bureaux et les commis, a non-seulement troublé l'ordre civil, mais à démoralisé l'administration, en la surchargeant d'une foule de sots, d'ignorans, de traîtres et de royalistes, qui ont pris leur faim pour du zèle, et leur zèle pour du talent; en donnant des exemples scandaleux et fréquens

de fortunes rapides et monstrueuses entre les mains les plus viles, les plus ineptes ou les plus perfides ; en multipliant, dans les agens du gouvernement, les moyens de corruption et les objets de cupidité ; en ouvrant de nouvelles issues à l'intrigue, à la cabale, à l'astuce, à l'immoralité, aux spéculations infâmes de l'agiotage et du royalisme ; en semant de nouveaux obstacles les avenues de la justice, et le retour si desiré des lois ; en étouffant la voix de la liberté et les réclamations de l'infortune ; en introduisant, dans la société, l'espionnage et la délation qui ont répandu par-tout la méfiance, l'hypocrisie, la servilité ; en livrant enfin nos finances à un chancre plus rongeur, plus dévorant cent fois que celui qui nous a précipités dans la révolution.

Cette manie de la plume, qui date de M. *Colbert,* n'a pris ce degré de scandale que depuis trois ans. Les commis, les papiers, les détails ont tout absorbé. Le commis, secrétaire ou greffier de la

plus obscure pétaudière, nommée *comité*, est environné de plus de liasses, est plus affairé, plus important que jadis le ministre de la guerre. Avec la plume, on gouverne tout, et sans appel; militaire, subsistance, police, intérieur, diplomatie, commerce et politique. Quand le premier pas est fait en ce genre, les abus vont toujours croissant, les détails ne finissent plus; chacun de ces détails demande un homme, parce que chaque homme demande une place.

Des papiers et les bureaux se multiplient à l'infini. Il faut des commis aux détailleurs, des expéditionnaires aux commis, des garçons aux expéditionnaires; et cela se subdivise encore, parce que les détailleurs font les détails, les affairés font les affaires, et les écrivains font les écritures. Cinq hommes éclairés et laborieux auroient fait la besogne du comité de législation, que cent dix-sept commis faisoient mal. Le marquis de Louvois avoit deux premiers commis; on a vu

soixante-douze chefs aux différens bureaux de la guerre, chacun desquels avoit sous ses ordres vingt-cinq commis et quatre expéditionnaires. — Mais au moins ces commis savent leur métier ? — Ils n'en savent pas les premiers élémens : la plupart ne savent pas lire. On va nous croire exagérés, mais c'est à la lettre : les fautes d'orthographe, les fautes de français, les fautes de sens, ne sont que les moindres vices de ces jeunes merveilleux naguère si dégoûtans. En général, leur écriture est belle ; et l'on diroit que c'est le seul essai qu'on ait exigé d'eux, comme autrefois la taille étoit le seul mérite que M. de Poyanne cherchât dans les hommes de son régiment ; mais l'écriture ne donne pas plus d'instruction que le courage et la taille. Les carabiniers furent perdus, dès qu'on prit les hommes à la toise. Les bureaux seront toujours une sentine dégoûtante, dès que pour y entrer il suffira d'avoir une écriture de bureau.

Voilà les abus que le gouvernement se propose de réformer. S'il ne l'a pas fait plutôt, c'est qu'au milieu des débris de toute espèce où l'a laissé successivement la chûte des Jacobins et des royalistes, son premier soin fut de se reconnoître.

Le second sera consacré à balayer les administrations, les agences, les commissions et les comités, de toutes leurs immondices. Et ce n'est pas l'affaire d'un jour, quand on n'a pas à ses ordres les eaux du fleuve Alphée.

CHAPITRE CCX.

Tous les partis dévoilés.

Tel est le titre d'une brochure de trente-deux pages, dans laquelle l'auteur, dont je suis loin de partager les opinions, n'a pas laissé que de bien saisir quelques nuances de la révolution. Voici comme il peint les principales factions qui ont joué un rôle dans ce grand drame.

Les *Jacobins :* Ce parti despotique, hachant et haché tour-à-tour, est très-considérable : il a deux liens très-forts, la sottise et l'entêtement. La persécution en a fait un corps : ils se regardent comme opprimés. On les accuse tous d'être criminels, c'est ce qui les perpétue.

Les *Feuillans :* Secte hermaphrodite, cédant tour-à-tour à la force, à la peur et à l'orgueil ; serviteurs perfides, amis impuissans, ennemis dangereux.

Sociétés populaires: composées de meneurs et de menés, qui se sont crus le *souverain*, quand ils ont eu la clef de toutes les prisons, et obtenu l'impunité de tous les crimes.

Les *Royalistes :* Ils n'en ont que le nom, ils tâchent de se faire payer.

Les *Jeunes gens* ont aussi formé un parti. Les plaisirs de la jeunesse ont été un jeu de comédie marqué au coin de l'absence du goût et même de la moralité.

Quand une révolution ne fait pas res-

sortir les vertus, ce sont des vices qui en rejaillissent; et c'est le cas de notre jeunesse Dans les villes, elle n'a que changé d'esclavage, elle est abrutie par la folie du jeu connu sous le nom d'*agiotage*.

Les *Montagnards :* Il y en avoit trois classes : les habiles, les forts et les imbécilles. Les habiles furent bannis, les forts condamnés à l'échafaud, les imbécilles se sont sauvés entre deux eaux.

Les *Dantonistes* devinrent les opposans des habiles, et ne sont pas encore détruits.

Les *Soixante-treize :* reste de plus de cent individus arrachés du sénat, aux journées désastreuses du 31 mai et 1er juin.... Ils ont regagné la victoire....

Le *Marais :* gens mitoyens qui haïssoient les Montagnards par aversion pour le crime, plutôt que par goût pour la vertu. Ils parlent principes sans trop les connoître : ils seroient devenu Dantonistes pour renverser Robespierre.

CHAPITRE

CHAPITRE CCXI.

Hébertistes.

Nom des conjurés contre la liberté, dont Hébert, si fameux sous le nom emprunté de *Père Duchesne,* étoit chef, et dont la conjuration a échoué contre la guillotine dont il menaçoit les meilleurs citoyens. On ne se souviendra du nom de ce misérable, que parce que son détestable journal, intitulé le *Père Duchesne*, débordoit de mots grossiers, et ne comportoit que la langue des juremens : il fut public, et constamment approuvé par la Montagne.

C'étoit le frère de lait de Chaumette, qui fut moine, mousse, naturaliste, et procureur-syndic de la commune. Il inspira à Danton l'idée de faire décréter la mise en liberté de tous les prisonniers pour dettes, et l'abolition de la contrainte par corps, qui avoit eu lieu jus-

qu'alors contre eux. Cette précaution a toujours été celle de tous les faiseurs de révolution.

Ce monstre subalterne n'avoit d'autre courage que celui d'égorger à son aise dans son affreux journal, de couper des têtes indéfendues, et non celui d'exposer la sienne.

Quand les sections de Paris vinrent nettement demander à la Convention, quel moyen elle avoit de sauver la France, ce fut Hébert qui rédigea l'adresse. La réponse de Barrère se sentit de la terreur qu'éprouvoient ceux qui vouloient effrayer toute l'Europe.

En allant au supplice, il fut couvert de huées par le peuple qui lui crioit : *Où sont tes fourneaux ?* Allusion à l'estampille de son abominable journal, où il appeloit la mort sur des milliers de têtes ; et dans ce temps c'étoit-là être républicain.

Cet ancien aventurier, receveur de contre-marques, donna lieu, lors de

son arrestation et du mouvement des sociétés populaires en sa faveur, à cette fameuse réponse d'Isnard, où il dit à ce ramas de factieux : « S'il arrivoit qu'on portât atteinte à la représentation nationale, je vous le déclare, la France entière tireroit une vengeance éclatante de cet attentat, et bientôt on chercheroit sur les rives de la Seine si Paris a existé ». On ne peut peindre la rage, le frémissement que ces mots inspirèrent aux Jacobins et à la société-mère. On eût dit que leur salle étoit embrasée ; ils en ont rugi chaque jour ; ou plutôt leurs consciences effrayées de cette terrible prédiction, voyoit déja la justice nationale les saisir sous leur masque populaire, et les livrer à la plus légitime des vengeances.

Tous les anarchistes sont terrassés de douleur, quand on leur rappelle ces foudroyantes paroles. Après avoir fait un dieu de Marat, ils vouloient lui accoller Hébert et Chaumette, ce pourceau mo-

nacal, digne ami d'un écrivailleur, homme de sang de son métier. C'étoit à Paris que se rendoient tous ces personnages alléchés par les aubaines que procure une révolution.

Et quel étoit le but des chefs de la commune ? de dissoudre, d'anéantir la totalité de la Convention, pour usurper tous les pouvoirs. Robespierre et Marat tomboient le même jour.

J'en ai tiré l'aveu de l'Espagnol *Gusman*. Nous l'appelions *Tocsinos*, par allusion au tocsin du 31 mai, qu'il avoit fait sonner : il m'a dit plusieurs fois, en échange de quelques confidences, que l'insurrection dont il étoit un des fauteurs, avoit été dirigée contre la représentation toute entière. J'en instruisis sur-le-champ mes collègues détenus. Il nous étoit démontré que les Montagnards, non moins aveugles que féroces, n'avoient jamais connu le danger imminent qu'ils avoient couru eux-mêmes dans ces terribles journées : ils eurent

soif depuis du sang des 73, tandis que c'étoient nous qui, par notre généreuse et ferme protestation, avions porté les premiers coups aux trahisons du Suisse Pache, de l'Autrichien Proly, et des Belges Péréira et Dubuisson, de Marat, Neuf-châtellois, de l'ex-capucin Chabot, tous étrangers ou sur le point de le devenir.

Ce qu'il y avoit de plus monstrueux dans cette machination, c'est que la municipalité conspiratrice, en dissolvant, en frappant les fidèles représentans du peuple, vouloit que cette dissolution se fît au nom de la Convention elle-même.

Les mêmes hommes qui gardèrent toutes les avenues qui aboutissoient au lieu de nos séances, qui nous injurièrent, qui portèrent la main sur nos personnes, au point que plusieurs eurent leurs vêtemens déchirés, qui nous couchèrent en joue lorsque quelques-uns de nous s'approchoient des fenêtres pour examiner

ce qui se passoit, furent encore les mêmes qui vinrent nous outrager dans nos cachots, nous parler avec insolence, nous refuser les choses nécessaires à la vie, et joindre à ces attentats l'ironie la plus sanglante.

Et quand je me rappelle les acclamations des tribunes, Henriot, le chapeau sur la tête, et l'insolence sur le front, criant que *le peuple souverain* étoit debout, et qu'il venoit dicter ses lois, et qu'Hébert, son second et son imitateur, obtint dans la suite les mêmes satellites, et en aussi grand nombre : oh ! si j'avois eu le malheur de nourrir quelques idées démagogiques, je les aurois perdues à cet épouvantable tableau ; car j'ai pour longtemps dans la mémoire toutes ces physionomies de scélérats, tous vociférateurs, qui concordoient si bien avec celle de Couthon et de Robespierre.

Hébert s'imaginoit avoir hérité du secret de ranger toute une Convention sous le joug de quelques oppresseurs, de dres-

ser, pour son compte, la hache décemvirale, et de punir de mort un geste, un soupir, une parole. Il avoit créé aussi des expressions magiques, et il eut, dans les tribunes de *l'Hôtel-de-ville*, ses porte-faix, ses tricoteuses, ses harpies, ses pétitionnaires : enfin il alloit achever le spectacle de l'anarchie la plus complète, si d'autres démagogues n'eussent vu en lui un rival qu'il falloit écarter en l'envoyant au supplice.

La puissance colossale de la commune ne s'en éleva pas moins progressivement jusqu'à la journée du 9 thermidor.

Marat, par l'immense popularité que lui avoit acquise sa feuille sanguinaire, fut le père de toutes les horreurs qui suivirent son affreux règne. O gouvernement ! sois fort pour être juste, parce que tu n'es pas sûr en étant juste d'être fort !

CHAPITRE CCXII.

Cabriolets dangereux.

Depuis que le peuple est souverain, et qu'il s'intitule lui-même ainsi, il est bien inconcevable qu'il se laisse écraser par fois comme sous l'ancien régime. Le peuple ne se plaint pas trop de la rapidité des voitures, de leur danger, de la fréquence des accidens. Quand quelqu'un est blessé, on le ramasse, on le met sur le brancard banal de la section; et ce qui m'a justement étonné, c'est que je n'ai entendu ni imprécations, ni malédictions contre le conducteur imprudent ou brutal.

Le bureau central fait publier des arrêtés approuvés par l'administration centrale, qui interdisent aux conducteurs de chevaux et de carrosses, de les mener, dans l'intérieur de Paris, plus vîte que le petit trot.

Cette sage disposition est bien loin d'être exécutée : elle est méconnue ; elle ne prévient donc pas les accidens nombreux qu'occasionne la course rapide de certains équipages qui semblent vraiment se jouer de la vie et des membres des infortunés piétons, encore plus que dans le temps passé !

Quoi ! le jour même de la fête de la souveraineté du peuple, un citoyen périt sous les roues du cabriolet d'un agioteur qui va chez différens agens de change rançonner les pauvres rentiers, ceux-là même qui l'ont rendu dépositaire de leurs bons de deux tiers et de trois quarts. Ils fondent comme le beurre dans la poêle, et ce sont les agioteurs qui mangent pour eux l'omelette aux fines herbes.

Où vont-ils après avoir brûlé le pavé pendant six ou sept heures ? se donner des indigestions dans des réduits obscurs. Lorsque la famine, organisée par Robert-Lindet, et perfectionnée par Boissy-d'Anglas, promenoit son spectre dans

Paris, ils n'en dînoient que de plus belle. Les anciens avoient leur *vomitorium* : nos modernes enrichis s'en servent comme eux, et les apothicaires recommencent leurs fonctions, non plus pour les chanoines morts de faim, mais pour les agioteurs héritiers de leur indomtable appétit.

Ainsi, le respect involontaire que le peuple, en général, a pour les riches, malgré toutes les épithètes prodiguées à l'aristocratie, fait qu'il voit circuler, sans colère, cette foule de voitures dont il est souvent la victime ; mais l'idée que l'opulence, rentrant dans la grande cité, avivera ce que le Parisien appelle commerce, et fera naître des gains particuliers, le rend et le rendra toujours indifférent à des malheurs perdus dans la foule et le torrent de la population. Que dis-je ? les magistrats eux-mêmes s'éleveront plus sévèrement contre des infractions à des lois de caprice, à des lois minutieuses, que contre l'homicide monté sur un siége,

tenant le fouet en main, conduisant des coursiers fougueux attelés au char d'une prostituée. Opulence! opulence! promène à ton gré tes chevaux, tes roues, ton insouciance pour des bras ou des jambes cassés! Tu règnes sans contestation, sans décroît et sans intervalle, sur le peuple souverain!

De toutes les observations que j'ai faites, celle-ci peut-être est une des plus importantes, c'est du moins, pour moi, celle qui me fait le plus rêver sur l'inexplicabilité du peuple parisien.

CHAPITRE CCXIII.

Plaine des Sablons.

Autrefois les deux derniers rois de France faisoient, chaque année, une revue des régimens des Gardes-Françaises et des Gardes-Suisses, dans cette plaine brûlée des rayons du soleil, et c'étoit là tous leurs exploits guerriers. Ils ne daignoient

pas même tirer l'épée, ces rois de France, même en qualité de colonels; ils soulevoient un mouchoir, et toutes les marionnettes de tourner à ce signe du Sardanapale.

Aujourd'hui, une fée a touché de sa baguette, cette plaine stérile; le palais d'Armide s'y est élevé; ce qu'on y a bâti tient de l'enchantement. Le goût des amusemens a tellement prévalu, qu'il a rendu chaque esprit inventif; et c'est sur ce goût, presque universel, qu'une foule de gens spéculent. Tous les jours sont des jours de fêtes; et toutes les annonces vous attirent, au point que le malade fait effort pour sortir de chez lui et courir au bal.

Là, j'ai vu des bosquets plantés où il n'y avoit naguère que du sable et pas un arbuste; là, j'ai vu un pavillon, qu'on eût cru bâti par un pouvoir magique, qui scintilloit de la plus belle des illuminations : encore solitaire, et non moins éclairé, il attendoit les amateurs de la danse, ou ceux qui souhaitoient contem-

pler de près les graces des beautés qu'ils n'avoient vues qu'en passant.

Arrivoient, de tous côtés, des équipages très-élégans, car les voilà revenus en aussi grand nombre que sous l'ancien régime, et tout remplis de jolies femmes. Les unes se faisoient remarquer par l'élégance de leur mise, et d'autres aussi, par une toilette fort peu décente. Plusieurs nymphes, descendant de leurs wiskis, n'avoient cru devoir rien cacher des belles formes de leur sein, tandis que des femmes surannées, qui n'avoient plus rien de ce genre de beauté, crioient au scandale, et que des quinquagénaires faisoient cause commune avec elles. Mais ces rumeurs passagères, et toujours étouffées par les acclamations de la multitude, ne faisoient pas beaucoup d'impression sur celles qui en étoient l'objet. Indifférentes comme des statues, que des admirateurs entourent, il sembloit qu'elles n'entendoient pas ce qui se disoit autour d'elles.

Quel singulier livre on feroit sur les

modes ! et pourquoi nos charmantes Françaises, qui ont tant de goût, obéissent-elles quelquefois à une bizarrerie qui les assimile aux sauvages? mais ces écarts sont de courte durée ; le goût voluptueux et décent reprend son inévitable empire ; c'est ce que j'atteste.

Le jour tombe ; soudain des feux, allumés à certaines distances, offrent le plus brillant coup-d'œil. Tous les bosquets resplendissent de lumières ; la clarté du jour, revenue plus douce et plus touchante ; des verres diversement colorés, offrent, de tous côtés, des topazes, des émeraudes, des saphirs d'une grosseur prodigieuse ; et, dans cet enfoncement, c'est, peu s'en faut, le trône du Grand-Mogol, dans sa radieuse magnificence. De larges miroirs répètent au loin cette scène enchantée.

Tout-à-coup le salpêtre tonne, et inspire une vive commotion à toute l'assemblée ; on lève les yeux : ce sont des fusées, des gerbes de feu, des bombes qui crèvent

en millions d'étoiles, des aérostats qui enlèvent les déesses mythologiques ; elles nagent, majestueusement, dans un océan de feu, et puis retombent doucement sur la verdure, où le rire des assistans remplace l'admiration qu'ils avoient pour elles, lorsqu'elles planoient au haut des airs.

Des instrumens de musique, par fois discordans, se mêlent à toutes ces plaisantes détonations ; et cependant l'odeur de la poudre à canon, plaît à toutes les femmes ; elle leur apporte l'image éloignée de la guerre, et, dans un lieu calme, où elles ne recevront d'autres blessures que celles des flèches de l'amour, tantôt jaloux, tantôt trahi, tantôt désespéré ; peines du cœur, mille fois préférables, pour elles à la langueur du néant.

Quelle ville que Paris ! que de jouissances elle offre ! vingt théâtres, des concerts, des bals, des femmes de toute physionomie, des vaudevilles pleins d'esprit, des romans traduits de l'Anglais, la Fantasmagorie, les vers de l'hôtel Télusson,

des Lycées sans nombre, et un Institut National !

Les hôtels des princes, des grands seigneurs, des hommes les plus opulens, vous sont ouverts avec leur faste, leur ameublement, leurs glaces, leurs jardins anglais ; et vous y trouvez musique, danses, illuminations, feux d'artifice, tables servies, fruits glacés ; vous vous penchez mollement sur le riche sopha de l'émigré, vous vous mirez dans les larges trumeaux de l'ex-duchesse de Bourbon, et vous avez toutes ces jouissances-là pour un écu.

Oh ! vous viendrez, des quatre coins de l'univers, visiter la grande cité, vous qui vivez à quatre ou cinq cents lieues de nous ; vos despotes auront beau vous contenir, vous enchaîner, vous leur échapperez, vous viendrez parmi nous, et nous vous apprendrons à vous moquer un peu de tous ces couronnés, en attendant que vous appreniez *à les traiter comme ils le méritent ;* et nous vous apprendrons toute

l'étendue de cette neuve et plaisante signification, bonne équivoque, que nous employons à tous propos, joli glaive à deux tranchans, qui figure dans la bouche de nos Stentors publics, et qui nous a servi quelquefois merveilleusement.

CHAPITRE CCXIV.

Spectacle indécent.

Le jardin des Tuileries a rendu justement fameux le nom de *Lenôtre ;* son aspect imposant, sa distribution majestueuse, ses allées, ses terrasses, ses points de vue, tout en fait un lieu magnifique ; et chaque jour ajoute à sa décoration, à ses embellissemens, à sa magnificence. On n'a rien à desirer par rapport aux vases superbes, et aux savantes copies des chefs-d'œuvres de l'antiquité, qui décorent actuellement ce jardin merveilleux : mais pourquoi tous les yeux ne peuvent-ils également se fixer sur tous ces ouvrages de l'art ?

Il est un sexe dont il faut respecter la modestie, si nous sommes jaloux de le trouver digne de notre estime, si nous sommes jaloux de notre propre bonheur : Il est un âge auquel on ne peut montrer sans danger toutes les beautés secrètes et visibles du corps humain : à quoi bon enflammer des desirs précoces ?

Notre République est-elle celle de Sybaris ? Et pourquoi tous ces dieux mythologiques, que l'on contemple à nu dans le printemps de la vie, sont-ils là, au lieu de Caton, de Socrate, de Cicéron, ou des statues d'Archimède ou d'Hippocrate ?

Il n'y a pas de jour où l'on ne dise : *cela est immoral.* Et s'il y a une statue aux formes prononcées, aux muscles pleins de chaleur, on l'expose en plein midi, au lieu le plus apparent. N'est-ce pas encore une contradiction, que d'un côté le *bureau des mœurs ;* et de l'autre, cette disposition d'artistes, qui semble inviter nos femmes, rivales des beautés de la Grèce, à oser bientôt se montrer comme

les statues, et les hommes, comme l'Hercule ou l'Apollon ?

Où est donc la gravité de nos mœurs, cette décence, cette restauration promise, cette dignité républicaine? Si le libertinage existe, pourquoi lui ménager une telle excuse ?

Minerve à côté du Silence, dans un bosquet, diroit plus que le groupe de *Castor et Pollux ;* mais un *Méléagre*, sans voile, a chassé l'auteur d'Emile ! Flore, dont la robe si décente voile les chastes attraits, le Faune qui joue de la flûte, et que l'on croit entendre, voilà les statues que l'œil peut contempler dans le jardin le plus invitant de Paris : mais d'autres ne semblent-elles pas conspirer contre les mœurs ?

C'est le voile du Christ *de la transfiguration de Raphaël*, qui constitue la dignité de cette auguste peinture ; arrachez-le, tout le tableau devient profane.

Et toi, superbe jardin, pourquoi donc a-t-on semé sur ton sol tout ce ferment

de corruption? Ta majesté en est flétrie. Non, ce n'est point là l'ouvrage du génie républicain : c'est parce que les yeux des Romains étoient familiarisés avec des statues obscènes, avec des *Ganymède* de Jupiter, des *cigne* de Léda, qu'on ne se fit pas de scrupule de ciseler l'adultère de Mars et de Vénus sur les coupes des festins.

Je me rappelle avec délices, ce qu'on appeloit *le rond du Luxembourg*, les danses ingénues que formoient jadis les enfans des deux sexes, sous les yeux de leurs parens ; c'étoit la réunion touchante des familles. Là, tout étoit vivant, animé, riant, chaste ; il n'y avoit d'autres statues que celles de la nature, dont les roses couvroient le sein. Innocentes comme les fleurs qui se marioient sous leurs yeux, les jeunes filles ne soupçonnoient pas elles-mêmes qu'elles auroient un jour leur hymen, à l'exemple des fleurs.

Mais *les arts*, les *beaux arts !* s'écrie-t-on autour de moi ! cependant la pudeur

se détourne ou baisse les yeux, et les trouve *laids*, ces *beaux arts*, dans plusieurs chefs-d'œuvre immoraux.

Eh ! pourquoi un sentiment très-vif ne seroit-il pas un profond raisonnement ? Et que répondre à la puissance du reproche tacite de cette mère qui s'interdit la promenade et le passage du jardin ? N'avons-nous plus de femmes honnêtes ?

Je ne redirai pas avec Dupaty : « Des mœurs et des statues sont deux choses incompatibles » ; mais je dirai : N'oublions pas que chaque peuple a sa pudeur, et que la pudeur, outre qu'elle est la sauvegarde de certains principes, est encore la grace de l'amour.

N'est-ce pas en sa faveur que la nuit tire son rideau, que le printemps habille les arbres et les arbustes de feuillages ? N'est-ce pas sous leur ombrage mystérieux que les oiseaux eux-mêmes dressent leur lit nuptial ?

CHAPITRE CCXV.

Anniversaire du 21 janvier.

Cet anniversaire est fondé sur une loi grandement politique; cet anniversaire est devenu *une fête républicaine et immortelle.*

Mieux vaut gougeat debout, qu'empereur enterré.

Ce vers a un très-grand sens. Fontenelle disoit: *Je suis l'ami des imprimés; mais je fais la guerre aux manuscrits.* Ainsi, quand l'ouvrage est fait, quand la statue est fondue, quand la hache est tombée, ce n'est plus ce qui est fait qu'on doit censurer; le passé n'est plus à nous : il ne faut plus voir alors que le présent et l'avenir.

En politique sur-tout, le jour d'hier est un cadavre. Il résulte de cet anniversaire, que ce n'est point un homme qu'on a mis à mort, mais bien un gouvernement; il tuoit, s'il n'étoit tué.

Tout fonctionnaire public prête ce jour-là le serment individuel de haine à la royauté. Je l'ai prêté ; et s'il n'eût pas été dans mon cœur, il n'auroit point passé sur mes lèvres.

Le 21 janvier 1796, an IV, la fête qui devoit être célébrée en commémoration de la juste punition du tyran, a commencé par des décharges d'artillerie ; et dès huit heures, des tambours et des trompettes apprenoient aux plus paresseux que le devoir et la fête les appeloient au Champ-de-Mars.

A midi, toutes les autorités constituées de Paris étoient rassemblées autour d'une grande statue assise comme celle de la liberté, mais qui, par ses formes et ses attributs, nous a paru plutôt représenter Hercule ou la force.

Le Directoire présidoit en grand costume. On a chanté les airs patriotiques de la *Marseillaise*, de *Ça ira*, de *Veillons au salut de l'Empire*, le *Chant du Départ*, etc. ; à deux heures le serment

a été prononcé au bruit d'une nombreuse décharge, et répété par une foule de républicains saisis d'enthousiasme, et prêts à verser leur sang pour défendre leur ouvrage.

Il y avoit long-temps que nous n'avions eu de fête républicaine : celle-ci a été célébrée avec pompe, accueillie avec transport, et terminée sans malheurs, malgré les tristes pressentimens des uns, et les éclatantes prophéties des autres.

Que penser de cette fête ? qu'elle est dans l'ordre politique : il falloit éviter l'exemple des Anglais.

On peut se reconcilier avec les gens ; mais ce n'est pas quand on leur a coupé le cou. Tous les rois de la terre ont senti sur leurs nuques le coup de guillotine qui a séparé la tête de Louis XVI de son corps ; ils seront donc éternellement les ennemis de la République française. Ils dissimuleront long-temps, ils feront des traités : toujours est-il vrai qu'ils chercheront à venger leur cause dans celle du roi

roi décapité. C'est parce que le temps ne peut effacer ce terrible exemple, qu'ils chercheront à frapper la nation qui a osé le donner à l'univers. La grande nation doit donc braver tous les rois ensemble, quand ils auront l'insolence de nous demander compte du sang d'un parjure ; elle doit célébrer l'anniversaire du 21 janvier, et menacer de réduire en poudre les trônes voisins, plutôt que de donner le plus léger témoignage de crainte ou de repentir. J'ai fait ce qui étoit en moi pour sauver le dernier roi du supplice et de la mort ; il n'est plus ; ses cendres sont insensibles : s'il le faut, je danserai *politiquement* sur ses cendres.

S'il a fallu beaucoup de courage à certains députés pour ne pas voter la mort, il en fallut encore davantage en faveur du sursis ; et c'est ce que j'ai fait encore. Je me souviens que l'on répondoit à notre voix par des menaces et des hurlemens. Oui, il est impossible de peindre l'agitation délirante de cette séance, aussi longue

que convulsive. Les membres qui osoient témoigner le desir de retarder la mort du roi, étoient accablés d'invectives. Les députés de la Gironde déployèrent la plus grande fermeté dans cette pénible lutte. Thuriot et Barrère parlèrent, comme s'ils eussent tremblé que Louis n'échappât aux bourreaux.

Ainsi, un trône de huit cents années fut ensanglanté et renversé. Mais ce qu'il y a eu de plus étonnant, ce fut, certes, sa durée.

C'est à l'histoire à dire pourquoi la majeure partie des têtes couronnées, lors du procès du roi, n'a pas opposé un obstacle à sa mort, et sur-tout à dire combien il est présumable qu'une d'elles pourroit y avoir participé par des voies indirectes, et ces cours hypocrites, elles affectent de couvrir des couleurs les plus odieuses une fête que la sûreté et la dignité d'un grand peuple commandent aujourd'hui impérativement.

CHAPITRE CCXVI.

Affiches sur les murs.

Cette série non interrompue de placards blancs, rouges, aurores, jaunes, verts, bleus et gris, tout nouvellement frappés du *timbre*, annonce d'abord la puissance de la loi : je les vois ensuite comme autant de pierres d'aimant qui attirent les allans et venans, les fixent devant les murailles, au point de leur faire oublier le roulis des voitures ; et ils y attachent leurs regards, tant pour régler leurs idées, que pour remonter leur raison, vivifier leur mémoire et se remettre enfin, par des documens variés, dans la voie de la sagesse ou de l'expérience.

On cherche le véhicule dans l'instruction publique, il est dans les affiches ; le tout seroit de les bien faire, c'est-à-dire d'en faire sortir le bien.

Dans les tempêtes révolutionnaires, les

affiches remplacent les tocsins, rassemblent tumultuairement les factions, font trembler les gouvernans derrière leurs satellites, enflamment les opinions, et mettent à tous les écrivains placardeurs, un fer chaud à la main.

Autrefois les affiches n'apprenoient tout au plus au public, que la vente des maisons de campagne avec leurs aisances et leurs agrémens; ou bien le décès d'un épais cardinal, avec le nombre des bouteilles de vin vieux de ses caves, celui de ses bagues et autres bijoux apostoliques; ou bien encore le départ de quelque navire pour les grandes Indes : aujourd'hui les affiches forment un cours de morale, de politique et de littérature; les préceptes sur l'art de gouverner les hommes, se trouvent à côté des promesses dorées des caissiers de tontines, et l'on approfondit les règles de la législation, entre l'annonce des tours merveilleux d'escamoteurs, et des spécifiques du charlatan.

C'est une bibliothèque instructive, per-

manente et toujours renouvelée, où il ne faut point de commis, ni tenir le livre sur un pupître, ni tourner le feuillet. C'est un recueil ostensible de tous les actes, de tous les projets, et de toutes les conceptions fugitives et singulières des mortels. C'est à chaque coin de rue un avertissement muet, mais éloquent, qui vous parle de votre santé, de votre fortune, de vos plaisirs, de vos voyages prochains, et qui vous entretient journellement de physique, de diplomatie, de finances et de cuisine. En un clin-d'œil vous devenez l'usufruitier des veilles et des travaux de tous les artistes, mécaniciens ou pâtissiers. Une simple et courte analyse vous met à portée de juger, d'après l'échantillon, les maîtres de toute science.

Fins gourmets, joyeux convives au nez rubicond, vous passerez sur toutes ces affiches scientifiques, mais vous saurez au juste où vous pourrez désormais boire sans mesure le Bordeaux, le Champagne et les rares liqueurs des îles.

Et toi, utile négociant, une affaire pressante t'appelle subitement de Paris à quatre-vingts lieues ; ta volonté ne sera pas plus prompte que le cabriolet de l'éclair : veux-tu rester ? on t'offre, à un pouce de distance, l'appartement d'un enterré.

Trente-deux affiches de spectacles, toujours voisines et toujours rivalisantes, nous disent que le peuple même compose un nouveau clergé qui dessert assidûment les temples nombreux de l'oisiveté parisienne, et nous prouvent que nos salles suppléent au cirque spacieux des Romains ; car nous aimons, tout autant que ces anciens maîtres du monde, les spectacles et les gâteaux. Que dis-je ? à Rome, les aveugles ne jouoient ni la comédie, ni la tragédie ; ils n'imprimoient pas des affiches : à Rome, les sourds et les muets de naissance n'entendoient pas, ne parloient point avec leurs doigts : à Rome, César dictoit à quatre à la fois ; bagatelle! à Paris, un improvisateur s'affiche comme

dictant dix lettres à-la-fois, à dix personnes différentes, sur autant de sujets qui lui ont été proposés, en cinq langues différentes, française, latine, anglaise, espagnole et italienne; et toutes les dix ont été achevées en même temps.

Voici les restaurateurs et les traiteurs, cuisiniers parvenus, et se disant experts, renchérissant de promesses et d'expériences sensuelles; ils vous offrent, dans chaque quartier, leur table et leur savoir-faire : le glouton compare et médite. Mais toi, jeune affamé d'un autre genre, qui n'as pu résister au premier bouillonnement de tes sens; toi, que le perfide serpent de la volupté a piqué sur les roses, tu es averti de ne point te livrer au chagrin, encore moins au désespoir : choisis ton Esculape; renais à la vie, sois plus sage, et détourne une autre fois tes regards de la brillante amorce d'un bal bourgeois !

Vous n'ignorez plus même (et vous pouvez l'apprendre sans lunettes) que le

dévorant cancer cède aux efforts de l'art, et qu'on peut, sans le fer, attaquer, extirper dans sa naissance, ce féroce vautour qui moissonne indistinctement les vierges et les épouses. Pour les hernies, les bandages élastiques vous crèvent les yeux.

Quel est ce colleur, monté sur une courte échelle ? que va-t-il faire sortir de dessous la bouillie de son épais pinceau, et dont il barbouille si prestement la muraille souffrante ? *Prospectus des journaux !* les titres en sont plus bizarres les uns que les autres ; tous veulent réformer nos idées politiques, et nous enseigner le véritable état des choses, ainsi que le mode curatif des maux des empires.

Plus on en tue, et plus il s'en présente.
Voltaire.

Oh ! qu'il est beau de pouvoir juger chaque jour les hommes, les empires et les événemens ; de distribuer la louange ou le blâme aux généraux, aux écrivains et aux législateurs ! que l'on est

fier d'avertir la postérité de ce qu'elle devra penser, de peur qu'elle ne se trompe ! qu'il est glorieux d'ériger sa tribune parlante, deux pieds au-dessus d'une borne ! Jamais l'antiquité n'a connu le placard ; pauvre antiquité ! nos descendans seront bien mieux endoctrinés !

Le placard ! il couvre, il colorie, il habille Paris, à l'époque où ces lignes sont tracées ; et l'on pourroit dire *Paris-affiche*, pour le distinguer, par son costume le plus apparent, des autres cités de l'univers.

Ces innombrables papiers, de toutes formes et de toutes couleurs, disent à l'étranger, qu'il n'est point de ville où il y ait tant de gens qui lisent, tant de gens qui écrivent, tant de gens qui impriment, tant de gens qui inventent, tant de gens qui spéculent, tant de gens qui commercent, tant de gens qui projettent, et tant de gens qui n'exécutent pas.

L'impôt du timbre, qui atteint jusqu'au *carlin* perdu et le serin envolé,

ainsi que l'annonce exiguë du marchand de latin, celle majuscule du prêteur sur nantissement, n'empêche point que pas une colonne, pas un angle de porte, pas la moindre surface ne soit couverte d'un placard grand ou petit, étroit ou large : et cet ingénieux impôt, qui auroit bien dû arriver plutôt, promet de devenir pécunieux. Impôt indirect, tant rejeté par les économistes, oui, c'est à toi de vivifier notre République !

CHAPITRE CCXVII.

Dictionnaire-Guyot.

C'est une étude vraiment affligeante que celle de nos innombrables lois ; on se sent perdre le respect qu'on a pour le mot *loi*, quand on ajoute *les lois* : on n'a plus que l'idée d'un océan immense où l'esprit, l'attention et la mémoire font naufrage.

Dans notre régénération, il a fallu bâ-

tir à la hâte ; après de larges trouées, le vide s'est fait sentir, et le besoin nous a fait créer d'une manière précipitée ; le corps politique ressemble véritablement à un corps malade accablé de remèdes. A ces lois, nées la plupart dans des temps d'ignorance, souvent sans liaison et sans accord entre elles, tantôt inefficaces, tantôt mal assurées dans leur marche, se sont jointes les nôtres, imparfaites dans leur rédaction, encore incertaines, trop neuves enfin pour s'accorder avec nos précédentes idées.

Si nous avons brisé le joug des routines et des entraves, nous n'avons pas craint de nous en donner de nouvelles.

Rien de plus effrayant que cette superfétation de lois ; et rien peut-être n'accuse davantage la manie législative, la confiance orgueilleuse de la théorie, que ce code devenu plus épais en quelques années, que tous les autres codes de l'univers.

Masse volumineuse ! qui ne recule

d'effroi en te voyant ? Avec un besoin urgent, le citoyen le plus intrépide ne pourra pas s'empêcher de perdre courage, quand il voudra consulter, d'un côté, tout ce qu'il a à connoître pour régler sa conduite civile, et sonder de l'autre les épouvantables difficultés qui l'assiégent de toutes parts, s'il veut concilier des doctrines si divergentes.

Point de questions qui n'offrent des embarras particuliers, résultant de ce chaos de lois anciennes qui n'ont pas été abrogées, et de plus de 25 mille lois nouvelles. Quel labyrinthe inextricable ! qui nous donnera le fil propre à nous guider dans cet immense dédale ?

Un ancien juge au tribunal de cassation, le citoyen Guyot, s'est chargé de ce soin. Il vient d'analyser et d'expliquer, non-seulement les lois, mais encore le sens des lois. Il a réduit à des formes palpables, ces lois hérissées de contradictions ; il les a fait disparoître ; il a usé d'un style concis ; il nous a in-

troduits] enfin dans un édifice régulier, où l'on ne marchera plus dans les ténèbres.

Toutes les décisions qui peuvent exciter notre intérêt ou notre curiosité, se trouvent classées d'après le mode alphabétique, ce mode qui répond le mieux à nos besoins journaliers, ainsi qu'à notre impatience naturelle.

On y verra qu'il n'y a point de terrain, soit dans la jurisprudence civile, soit dans la jurisprudence criminelle, qui n'ait été remué, et qu'on a plus labouré les usages et les coutumes pendant cinq années, que pendant l'espace de vingt siècles.

Si le philosophe gémit de mille formules gênantes que nous nous sommes données, l'auteur de ce *Dictionnaire raisonné des lois*, nous les indique pour les abattre : son esprit, ami de la liberté et de la simplification qui en est une suite, jette de côté et d'autre des réclamations nobles et fortes qui ne seront pas per-

dues ; elles tueront cette pédanterie réglementaire qui a tant obscurci les beaux ouvrages de la révolution. Ses plaintes respectueuses avertiront la sagesse des nouveaux législateurs ; elles seconderont leur courage, elles mûriront au moins la fin d'une révolution qui ne fut entreprise que pour donner à la dignité humaine la plus grande latitude de liberté.

On trouvera dans le Dictionnaire de Guyot une méditation du système entier de la jurisprudence, un plan dans lequel il fait rentrer toutes les idées de nos assemblées législatives ; souvent une raison saine ; quelquefois l'énergie d'un esprit ferme et hardi ; des vues de réforme ; et ces qualités précieuses n'y sont pas défigurées par la bizarre grossièreté de l'érudition, par un continuel abus de citations, par une prolixité qui égare et fatigue, par un style qui dégoûte de la science.

Plus d'un lecteur qui alloit se dégoûter

de l'étude de notre jurisprudence, qui en redoutoit les détails, s'avancera vers l'ouvrage dont je parle; il y rencontrera l'instruction sans sécheresse; il ne s'endormira pas dans le sein de l'ennui; il se livrera à une science faite pour l'intéresser; il aimera enfin ce bon livre plus qu'élémentaire, qui d'ailleurs n'est pas volumineux. Ceux qui sont investis de quelque portion de l'autorité publique, doivent le consulter de préférence; mais les autres citoyens peuvent aussi lire ce Dictionnaire, et ils en estimeront l'auteur. Quelle plus belle récompense pourroit couronner un travail si utile!

CHAPITRE CCXVIII.

Robes, ajustemens.

Les jolies femmes et les déesses du jour continuent à balayer les rues boueuses de la capitale avec leurs robes traînantes et transparentes.

Le ciel serein de la Grèce, l'égale et douce température de son climat, la netteté des rues de ses villes opulentes, justifioient la forme et le port des robes athéniennes; mais à Paris, ville de boue et de fumée, l'hiver sur-tout, de pareilles robes ne peuvent paroître que ridicules aux esprits sensés.

Les grandes dames commencent à dédaigner les shalls dont se parent, à leur tour, nos sémillantes plébéïennes. Un corset de poupée, étroit et guindé, le remplace, et accuse leur taille naguère invisible.

Pas une petite-maîtresse, pas une grisette qui ne se décore, le dimanche, d'une robe athénienne de linon, et qui n'en ramène sur le bras droit les plis pendans, pour se dessiner à l'antique, ou du moins égaler Vénus aux belles fesses.

Les hommes portent l'habit carré, dont la taille est d'une longueur démesurée : les basques reviennent sur les

genoux ; les culottes descendent jusqu'aux mollets ; les souliers à la pointe du pied, et minces comme une feuille de carton, la tête repose sur une cravatte comme sur un coussin en forme de lavoir ; à d'autres, elle leur ensevelit le menton.

Les cheveux sont, ou hérissés ou séparés sur le front : les faces pendantes voltigent derrière les oreilles ; par derrière ils sont nattés. Plus de manchettes ni de jabots : la manie du linge fin, comme la batiste, est universelle. Une aiguille d'or en forme d'étoile ou de papillon, indique la finesse et la blancheur de la chemise.

L'individu costumé de la sorte, marche comme un Hercule, un bâton noueux à la main, et des lunettes sur le nez.

Nous avons perdu le droit de nous moquer des habits à larges basques et à longs paremens de nos grand-pères. Les robes de gros-de-Tours de nos bisaïeules ont, avec beaucoup de raison,

le mérite de l'antiquité, sur celles de leurs petites filles pincées comme les poupées, grandeur de nature, des marchandes de Polichinelles.

On les retrouve encore avec toute leur fraîcheur dans les boutiques des fripiers des piliers des Halles ; dépôts précieux, qui offrent à l'homme penseur et aux enfans sages, de vrais modèles de simplicité, de sagesse, et d'économie domestique.

Ah ! quel homme sensible peut les voir sans gémir intérieurement, sans songer à la famine qui les fit vendre, lorsqu'elles devoient être la récompense ou la dot d'une fille sage et bien née.

Nous admirons au Bois de Boulogne la beauté fière et majestueuse des Calypso, des Eucharis modernes ; nous nous extasions à la vue de leurs ceintures, de leurs perruques, de leurs robes ouvertes et qui montrent une jambe d'une beauté accomplie ; nous justifions le luxe ou plutôt le faste de leurs parures : mais est-

il une de ces beautés si rayonnantes qui ait fondé un lit dans un hôpital pour le malade indigent ?

De plus importans projets les occupent : un Cupidon de marbre manque à leur boudoir.

Il faut, le matin, étudier le journal des dames et les échantillons de la mode ; disserter avec un perruquier sur l'efficacité de l'eau de volupté, dont le prospectus, distribué au jardin Egalité, apprend aux lecteurs qu'elle a la propriété d'empêcher les maris de devenir infidèles à leurs épouses après leurs couches.

A voir les incroyables et les merveilleuses, dans leur bizarre accoutrement, on se demande si la toilette d'un Adonis est plus longue que celle d'une nymphe. L'on juge que la perte de temps est égale de part et d'autre : les merveilleux se parfument comme les femmes, et, comme elles, ils ont autant de rubans à s'attacher, de rosettes à former.

La toilette de leurs coursiers est plus

longue encore que la leur. Combien de fois le cheval de cette amazone, a du pied frappé la terre d'impatience, sous les ciseaux de l'appareilleur !

Après ces singularités, il en est d'autres qui ne sont pas moins piquantes : je veux parler des chanteurs de carrefours.

Ils se perfectionnent : on s'aperçoit qu'ils fréquentent le concert Feydeau, et se règlent sur les meilleurs modèles. Celui du Port au blé ; sur-tout, l'Orphée des Limousines, après le soleil couchant, roucoule déja, dans le genre de Garat, et ses auditeurs enchantés, répètent, à mi-voix, ses délicieuses roucoulades.

Ceux des piliers des Halles ne sont pas tout-à-fait si fringans : il est vrai que leurs chansons se ressentent beaucoup de la liberté républicaine : elles expriment à présent le mot et la chose, au grand contentement des jeunes garçons et des jeunes filles qui les écoutent. Les auditeurs de ce pays-là ont les oreilles comme le gosier : elles veulent être écorchées.

Le ménétrier grinçant les dents, avec un violon à trois cordes: son aide femelle en joue aussi; elle tient l'archet de la main gauche, pour mieux démancher la droite.

Les aveugles des Quinze-Vingts n'ont plus seuls le privilége de faire jurer le violon sous l'archet, et de nous secouer la tête avec la caisse militaire, les aveugles-travailleurs les secondent avantageusement. Ces aveugles fameux, dont l'orchestre ambulant suivoit, dans les beaux jours de Robespierre, le char de la Raison, jouent aujourd'hui des tragédies et des comédies. Ce tour de force n'est pas plus difficile à croire que la motion de ce certain aveugle, qui prétendoit, à la tribune des Jacobins, voir plus clair en finances, que tout le corps législatif.

CHAPITRE CCXIX.

Démolition des églises.

Elles tombent de tous côtés ; encore quelques années, et l'on ne saura plus où gissoient les églises des Cordeliers, des Jacobins, des Augustins, des Carmélites, des Bernardins, de Sainte-Opportune, de S. Jean-en-Grève et de S. Germain-le-Vieux.

S. Jacques-la-Boucherie, dont l'origine se perdoit dans la nuit des temps, et dont la tour, voisine des nuages, défia constamment les carreaux du tonnerre, et en fut épargnée, tombe en ce moment sous la puissance du marteau.

Cette église coûtera bien plus à démolir qu'elle n'a coûté à bâtir.

On remarquoit sur une épitaphe, adossée contre un de ses piliers, qu'un manœuvre gagna dix-neuf sous neuf deniers, pour neuf journées de son travail. Le

plâtre ne coûtoit pas un sou le sac, et le marc d'argent n'étoit alors qu'à sept ou huit livres. En feuilletant les registres de cette paroisse, on trouve des noms de paroissiens, fort extraordinaires ; comme *Guillemette-hausse-cul*, *Perette Gaudeté*.

Deux chantres se nommoient, l'un *Carmen*, et l'autre Jean *Flageolet*.

Ces temples gothiques, sous les voûtes desquels les araignées filoient paisiblement leurs toiles héréditaires, ne résonneront plus du chant timide des enfans-de-chœur, ni du chant mesuré des religieuses. On ne les entendra plus psalmodier, dans le cantique des cantiques, d'une voix mignarde, le verset : *Veni, mea columba ; columba mea, veni.*

Et cette cloche solitaire, au son prolongé, que tout Paris distinguoit dans le silence des nuits, n'appellera plus à matines, ces moines fameux, qui, par esprit de pénitence, rendoient les mers tributaires de leurs tables, ne parloient qu'à

leurs bouteilles, tailloient des cure-dents, serinoient leurs oiseaux, couloient des vierges en cire, et mouroient octogénaires, leurs cellules pleines de ratifiats et de confitures.

Les monastères de filles, les sérails des grands visiteurs, sont changés en magasins d'épiceries et en bals champêtres. Les amours triomphans voltigent sur les débris de ces dortoirs où tant de larmes amoureuses ont coulé inutilement, et où la jeunesse, enfermée par la superstition, se flétrissoit comme la rose jetée dans un terrain humide et froid.

CHAPITRE CCXX.

Arrestation de Babœuf et de Drouet.

Nous voici donc encore une fois échappés à une nouvelle conjuration qui eût assuré le triomphe du plus affreux brigandage, et qui auroit retracé dans quelques heures, dans un jour tout au plus, toutes

toutes les horreurs, tous les forfaits du régime révolutionnaire.

Mais faut-il donc nous attendre à de continuels orages, et notre existence politique doit-elle être aussi inquiète que la situation physique des habitans des contrées de la zone torride, où à peine quelques jours calmes se sont succédés, que d'épaisses ténèbres, rompues seulement par l'éclat effrayant de la foudre, viennent de nouveau obscurcir l'atmosphère?

Les factions qui s'agitèrent pendant la trop longue session de la Convention nationale, sembloient devoir trouver un terme dans la naissance de notre nouveau gouvernement. On pensoit qu'un calme constant alloit enfin succéder à tant de convulsions, et qu'on n'oseroit plus, au nom du peuple, appeler la destruction du peuple : il fut tant de fois trompé par ses faux et infidèles amis, qu'il sembloit qu'il ne devoit plus l'être ou par les mêmes mensonges, ou par la même audace.

Nous pensions autrefois qu'il falloit de grands talens pour troubler les états ; et que les grands scélérats même étoient doués d'une sorte d'esprit supérieur : notre révolution nous a prouvé que cette opinion n'étoit pas toujours vraie. Nous avons vu paroître sur la scène des hommes absolument nuls, des scélérats, qu'on ne connoissoit pas la veille, qui sortoient en effet du néant ou même de la tombe du mépris, mais dont l'existence éphémère causoit plus de désastres, que la longue carrière des César et des Cromwel ne fit éprouver de malheurs à leur pays.

Mais est-ce à l'habitude des convulsions politiques, ou à une triste apathie, que nous devons attribuer le peu de sensation qu'ont excitée les dernières trames des ennemis violens et rusés de la République ; ou bien l'imputerons-nous à cette frivolité, à cette légéreté qui nous a fait glisser sur tous les événemens, qui sécha le lendemain les larmes de la veille, et qui nous permit naguère

de chanter sur le bord d'un large fleuve de sang, et de danser à la lueur des torches funéraires ?

Nous le dirons : ces hommes féroces, exercés aux forfaits révolutionnaires, comptoient beaucoup sur cette indifférence, sur cet oubli du passé, sur cette indulgence funeste qui a enveloppé tant de coupables, mais que la lente justice atteindra!

Ce fut l'espoir de l'impunité qui enhardit tant d'hommes qui prirent l'audace pour de la grandeur : ils ont fait parade d'une sorte de dépravation politique, et de cet assassinat journalier des lois et de l'ordre civil, qui sont, pour les nations comme pour les particuliers, le plus terrible des fléaux.

La conception de l'avenir, c'est la perception nette du passé ; il n'y a plus de bornes pour quiconque a franchi les bornes : la prostituée n'a rougi qu'une fois : le buveur de sang n'a frémi qu'au premier crime : les conspirateurs, depuis le 10 mars, sont et seront toujours les

mêmes : septembre, enfin, a fait sortir tous les attentats qui ont suivi l'effroyable, le trop impuni silence des lois.

Figurez-vous un voyageur resserré dans les gorges de l'Apennin, et qui se trouve forcé de combattre corps à corps un animal féroce, un ours enragé; il ne peut le combattre, le vaincre et le terrasser qu'en prenant quelque chose de sa férocité.

C'est à l'histoire à dire le châtiment de Babœuf, et comme quoi l'on ouvrit les portes de la prison à Drouet ! ! !

CHAPITRE CCXXI.

Boutiques, petites boutiques, bouticailles.

Ce qu'il y a de plus apparent dans la ville, c'est de voir les quais, les ponts, les carrefours, les places publiques, les coins des rues, et des rues dans toute leur longueur, obstruées par des étalages mo-

biles, des échoppes, des baraques, de voir même des magasins d'épicerie et de clincaillerie en avant sur les pavés.

Les rebords des quais sont couverts de livres; il y en a encore plus que de marchands de gâteaux; il faut qu'on lise prodigieusement, car par-tout vous ne voyez que des brochures étalées. Il y a des librairies sur roulettes, qui s'enfuient quand il pleut, et qui reviennent quand le soleil paroît.

On a trouvé le secret de faire tenir dans le plus petit espace possible le plus grand nombre de boutiques. On a creusé toutes les murailles; et telle rue de Paris est comme une ruche à miel, où ce problême de géométrie se trouve résolu par un mécanisme mercantile.

De quelque côté que vous tourniez vos pas, vous apercevez la foire permanente de la France, dont les acteurs se sont nichés dans le plus petit trou possible. Vous voyez les grands charpentiers qui, d'un bras hardi, s'empressent

d'échafauder, d'ajuster des étais, de suspendre des maisons entières sur des poutres de traverse.

Ici ce sont des manœuvres qui, grimpés sur des demi-échelles, creusent, démolissent, percent, coupent dans œuvre des pierres de quatre pieds d'épaisseur, pour changer les écuries en comptoirs de commerce. Déja le mazulipatan, le madras, le shall étalent leurs vives couleurs à l'endroit même où le coursier fringant mordoit son foin au travers du râtelier; et la soupente du palefrenier est devenue le boudoir d'une marchande de modes; l'odeur du fumier y est encore.

Je me mets en boutique pour faire le commerce; voilà ce que vous disent ces vendeurs de tout et ces faiseurs de rien; et voilà pourquoi chaque jour le serrurier invente des serrures de sûreté; pourquoi le menuisier imagine des chassis dans le gothique moderne, afin de faire refletter plus artistement les accidens de la lumière sur les étoffes; pourquoi enfin le

peintre varie le caprice de ses arabesques, et fait admirer l'amitié des couleurs sur les venteaux à lozanges. Les boutiques sont étincelantes de clarté, et les plus petites ont pour soleil un quinquet.

L'orthographe des enseignes modernes ne redoute plus la censure du puriste; tandis que les lettres des noms offrent des traits dont l'élégance et la hardiesse mérite les regards des écrivains-jurés. Voilà pour le coup une amélioration visible.

Mais un grand nombre de ces boutiques, si brillantes à l'extérieur, n'a en dedans, pour la plupart, qu'une richesse factice. Ces paquets, arrangés dans leurs cases avec un si bel appareil, ne contiennent assez ordinairement que du foin : cependant tout le monde veut paroître gros marchand; et c'est du plus ou moins de dextérité du commis, faisant le décorateur, que dépend le succès de la vente. Voici comme.

Un mouchoir ingénieusement déve-

loppé, fait la douzaine dans les glaces opposées ; et grace à leur magie, plus d'un commerçant possède un magasin à répétition. Au surplus, c'est une vérité trop bien reconnue, que sur trente boutiques de fraîche date, il en est à peine dix qui se soutiennent avec quelque distinction.

Les revers sont prompts, et la patente n'est pas encore payée, que la boutique est à louer à un autre marchand qui se glorifie déja de ce titre qu'il ne gardera pas long-temps. L'étourderie, l'inconstance, les faux calculs caractérisent une multitude de têtes qu'on ne rencontre qu'à Paris.

Hier, quatre quinquets illuminoient de tout leur éclat la plus superbe boutique du quartier ; aujourd'hui une seule bobèche n'y laisse voir qu'une petite langue de feu qui s'alonge timidement, et présage, par sa lueur incertaine, la ruine du maître.

Ah ! si l'on savoit par combien de sacrifices telle femme achète la gloire de se montrer en perruque dans un comp-

toir au-dessus duquel son nom brille en lettres d'or, que de gens seroient guéris pour jamais de la funeste démangeaison de se faire marchands! car, combien d'individus s'imaginent pouvoir faire, sans coup-férir, le commerce des Deux-Indes, parce qu'ils ont vu les magasins brillans du *Palais-Egalité!* L'imitation exerce un empire incroyable sur une multitude d'esprits foibles.

Ce qui frappe sur-tout la vue, ce sont les orfèvres qui, à travers leurs carreaux, étalent des richesses où le goût l'emporte sur la valeur. Ce fragile rempart de verre est constamment respecté par le filou et par le bandit : il est presque inoui qu'on ait cassé un seul carreau.

Telle est la cupidité du marchand de nouvelle date, qu'il ne voit dans tout Paris que sa boutique et son élévation. C'est l'entrepôt du commerce ; il abuse ridiculement de ce mot qu'il n'a jamais compris.

Les faillites ne peuvent donc être que

très-fréquentes dans une ville où le nombre des marchands surpasse, pour ainsi dire, le nombre des acheteurs, auxquels l'extrême rareté du numéraire, les impôts que nécessitent les frais énormes de la guerre, interdisent, non-seulement toutes dépenses superflues, mais même bien souvent celles de la plus stricte nécessité.

D'ailleurs la trop grande concurrence, entre le gros et les petits marchands, ne tend qu'à faire disparoître l'industrie qui ne peut être long-temps suspendue sans se perdre et s'anéantir. La destruction des corps de métiers a engendré cette nombreuse race de petits marchands qui n'ont ni probité, ni honneur, ni scrupule; et qui ayant payé le *droit de patente*, s'imaginent avoir le droit d'escroquerie. Tôt ou tard cette légion de misérables boutiquiers se repentira d'avoir renoncé à son premier état; car étoit-il dans l'ordre que le perruquier se fît marchand de vin, le cocher limonadier, le laquais orfèvre,

le commis épicier, le chaudronnier libraire, et le portier tapissier ?

CHAPITRE CCXXII.

Quart patriotique.

Espèce de contribution à laquelle l'Assemblée nationale *invita* tous les citoyens, pour soulager les besoins de l'état ruiné par les déprédations de la cour.

Un vieux guerrier, que nul bienfait du prince n'avoit payé du sang qu'il répandit, pauvre, mais fier, vivoit dans sa province, sans regretter la jambe qu'il perdit, lorsque l'on vint lui demander encore, par un décret, le nouveau *quart* prescrit. Mon *quart*, dit-il, c'est en vain qu'on l'implore ; à Glostercam, un boulet me l'a pris.

CHAPITRE CCXXIII.

Voitures nouvelles.

Elles n'ont plus, sous le régime républicain, la pesanteur de celle du premier président du parlement; le lugubre de celle du garde-des-sceaux, l'amplitude de celle de l'antique douairière du sang royal; ces diminutifs des coches du règne de Henri IV, ont fait place à la berline plus légère, à la désobligeante superbe, à la dormeuse immobile, au phaéton rapide, au wiski aisé, au cabriolet solo, à grelots et à sonnettes.

Les voitures sont coupées carrément; elles sont haut-montées; leur marche est bruyante; le siége du cocher est un large et long canapé à franges riches; il est juché si haut qu'on pourroit l'appeler un télégraphe. Les panneaux des voitures sont garnis de larmes et de bossettes en métal. Il n'y a plus ni armes,

ni chiffres ; un vernis égal leur donne à toutes un air de ressemblance. Le cocher, dans sa hauteur, est plus maître de ses chevaux ; mais si son devoir n'étoit pas d'être toujours attentif, il pourroit observer tout ce qui se passe dans les entresols. Les chars des heureux du jour sont simples, élégans, sans dorure, légers comme les nuages que le vent emporte; ils semblent tous faits pour suivre le vol de l'hirondelle, ou pour remporter le prix aux courses olympiques : ils passent comme l'éclair ; voilà pourquoi les piétons ne paroissent aux yeux des conducteurs que de l'herbe ou des pavés.

Cette extrême vîtesse fait qu'il n'y a plus d'intervalle entre la Bourse et l'hôtel de l'agioteur. C'est dans des voitures, hélas si promptes ! que traversèrent la France en tout sens et en même temps, ces terribles proconsuls, qui laissèrent après eux, dans tous les départemens, l'odeur du sang humain versé à grands flots. Sur tous les chemins, dans toutes

les routes, il ne se trouva pas une seule, une seule main vengeresse !

Si du moins ces voitures avoient eu la lourdeur de celle de Louis XVI, quand, par les menées perfides de ses plus proches parens et du traître Bouillé, il s'enfuit de Paris dans la nuit du 21 juin 1791, pour se rendre à Montmédi, place forte, où il devoit commander la noblesse, et se faire chef de parti contre son peuple; le mal ne se fût point opéré avec tant de succès, et sur-tout avec tant de célérité.

Louis XVI vouloit aller vîte en voyage, mais sans se déplacer ; sa voiture, d'une construction tout-à-fait nouvelle, étoit presque le château des Tuileries en petit : il y avoit salon, chambre à coucher, salle de garde-robe, salle à manger, cuisine; il n'y manquoit que la chapelle et l'orchestre des musiciens.

On dit que toute la famille se prit beaucoup à rire, quand elle se vit en rase campagne, en se représentant quelle seroit la surprise des Parisiens. Mais elle

ne prévoyoit pas que cette pesante guimbarde alloit se fracasser sous son propre poids ; que le temps qui s'écouleroit dans l'intervalle où il faudroit la raccommoder, les remettroit entre les mains de l'astucieux Lafayette, qui les reconduisit ignominieusement à Paris, à travers une haie de six cent mille hommes sous les armes.

CHAPITRE CCXXIV.

Philancloches.

Nom plaisant que l'on a donné à tous ces petits cagotistes qui ont crié à la tribune, qu'il falloit rendre les cloches à tous les diseurs de messes, afin de ravoir le lendemain les processions, les pélerinages, les confréries, les pénitens de toutes les couleurs, et toutes les phalanges de la superstition.

Le papisme est comme le moulin à sucre ; dès qu'il vous saisit un petit bout du

doigt, il faut que tout le corps y passe.

Qui ne sent aujourd'hui que dans la destruction de tant de préjugés honteux, et dans la réforme de tant de croyances absurdes, si l'on accorde un point à l'ennemi de l'intelligence humaine, de la dignité humaine, le son des cloches amènera les auto-da-fés?

CHAPITRE CCXXV.

L'Indicateur des Mariages.

C'est le nom d'un bureau, et le titre d'un journal dont le frontispice offre, comme l'on voit, une image à demi-agréable, et qui promet un peu plus que le *Menteur*, la *Chauve-Souris* ou la *Petite-Poste*. Il s'agit d'un truchement habile et discret, qui fait sans honte, et avec l'approbation des lois, le négoce des cœurs.

Avec son secours, l'homme muet par timidité, ou qui, après avoir consulté son

miroir, ne se trouve plus ni jeune, ni beau, parle, sollicite sans être vu, ne se montre, pour ainsi dire, que par réverbération jusqu'au dénouement. Ce bureau a à ses ordres jusqu'à un poëte qui fait des madrigaux et des acrostiches à prix fixe; et l'on ne sauroit croire combien cela soulage quelquefois le demandeur.

Celui donc, ou celle qui se propose, ne manque pas d'annoncer le beau côté de son individu, c'est-à-dire, sa fortune, son revenu net, en biens fonds, en immeubles territoriaux, le produit de son état actuel, et, sur-tout, ses prétentions pour l'avenir.

Afin d'imprimer à cette annonce un attrait inévitable, on glisse certains mots bien doux, certaines phrases toutes préparées, suaves, mielleuses, qui font l'office d'un miroir en miniature, et qui aident à deviner la figure, la taille, les proportions du corps, la complexion, le tempérament, le tout sous un jour favorable.

On ajoute à ces invitantes prémisses la petite note des talens agréables, comme le chant, le forte-piano, la clarinette, la harpe : mais sur ce qui concerne l'économie, la modestie de la parure, le goût des devoirs domestiques, on n'en parle point, parce qu'apparemment cela se suppose.

Les entremetteurs sont des gens très-polis ; on passe dans leurs bureaux, comme l'on se trouveroit chez un notaire ; on vérifie la carte en un clin-d'œil ; quelquefois même, l'on ne s'est pas encore vu, qu'on en est aux préliminaires du contrat : car il est à remarquer que les demandeurs, chacun de leur côté, stipulent pour clause essentielle du contrat, l'égalité réciproque des fortunes : on compte aussi pour beaucoup l'espérance des héritages ; mais le numéraire effectif, voilà la raison prépondérante pour la conclusion.

Les demandes des veuves de vingt-cinq ans, sans enfans, qui desirent convoler en secondes noces avec des hommes veufs de trente-six à quarante ans, pareillement

sans enfans, sont très-nombreuses.

Tous nos faiseurs de petites comédies, qui, comme on sait, n'en peuvent terminer une seule sans un mariage, sont invités à se rendre à ce bureau; ils y trouveront des dénouemens tout faits, et néanmoins tout aussi précipités que ceux qu'ils inventent. Dans ces sortes de négociations, ce n'est point l'amour, c'est le coffre-fort qui se met en troisième; et le coffre-fort arrange quelquefois les choses beaucoup mieux que l'amour.

Voici donc pour le mariage, qui n'est plus un sacrement, mais un nœud presque aussi facile à rompre qu'à former, voici une espèce de souscription toute ouverte, dans laquelle bien des gens s'engagent, sous la foi du prospectus. Il n'est pas dit qu'il y ait plus de plaintes sur cette manière de contracter que pour celle qui admet des épreuves, des flammes et des soupirs. On s'accoutume à croire ce qu'on répète depuis si long-temps : *le mariage est une loterie.*

Les anciennes Amazones du Thermodon se brûloient autrefois le sein, pour tirer de l'arc avec plus de facilité; pour les Parisiennes, elles se détruisent la gorge intérieurement à force de vin, le dirai-je, d'eau-de-vie et de liqueurs fortes, en sorte que presque toutes s'en trouvent débarrassées de bonne heure. Un incivil ayant fait à ce sujet une demande plus ample que le local ne le comporte, les commis n'osèrent enregistrer cette note critique ou déplacée. On masque le souhait ou le desir, en parlant d'embonpoint.

L'on pense bien que l'esprit n'entre pour rien dans toutes ces demandes. Quel est le sot qui voudroit avoir une femme d'un grand esprit? Quelle est la femme qui demande en son mari un autre esprit, que l'esprit amusant? Que fait le génie pour le lit conjugal? Les gens qui ont trop d'esprit, sont ordinairement critiques, et d'un commerce difficile; comme ils voient mieux que les autres les défauts de chaque chose, ils ne sont que rarement

satisfaits ; et la vivacité qui les domine, les fait exprimer leur sentiment d'une manière prompte et quelquefois ironique, dont l'orgueil des autres est désagréablement humilié. D'un autre côté, ceux qui n'ont qu'un esprit borné, mais qui s'aveuglent assez pour se croire un génie supérieur, sont encore plus insupportables : ils croient réparer leur insuffisance par un air caustique et imposant qui fait mourir d'impatience, parce qu'il n'est soutenu d'aucune justesse. Comment donc faire ? aller au bureau de l'Indicateur des mariages, et tirer à la loterie.

Ce bureau pourroit avoir son pendant, celui où l'on enseigneroit à la femme à regagner le cœur de son mari. ... Mais ce n'est pas la peine d'en tracer le frontispice, ce bureau-là seroit désert.

Universitas
BIBLIOTHECA

CHAPITRE CCXXVI.

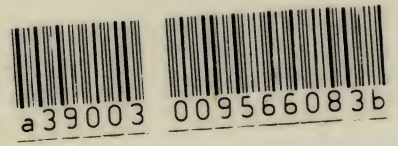
Feu-de-file.

Lorsqu'il arrivoit que la volonté de *Robespierre* étoit qu'aucun des accusés qu'on faisoit paroître devant le tribunal révolutionnaire n'échappât à la mort, *Fouquier-Tinville* faisoit entendre aux juges que tel étoit l'ordre de *Robespierre*, en leur criant, qu'ils allassent aux opinions *feu-de-file ;* et les juges entendoient très-bien le sens de ce mot.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The L
University
Date


a39003 009566083b